



JOE VINCENT

Il y a deux mille ans, ce n'est point une modeste cabine sur les quais d'Ostie ou du Pirée qu'aurait habité Joë Vincent, mais, à l'instar de ses confrères en héroïsme : Thésée, Jason, Persée, les sauveteurs de l'époque, un temple situé sur quelque promontoire dominant les flots.

En ces temps de sève et de jeunesse, ou d'horribles monstres peuplaient la terre, la vie humaine avait son prix, car celui qui coupait la tête de la Méduse, tuait le Minotaure ou étouffait un serpent Python, prenait aussitôt rang parmi les demi-dieux, ayant son autel, ses sacrifices, son culte enfin.

De nos jours, rien ne distingue les libérateurs de ce genre du reste de leurs concitoyens. S'ils ont une maison ils doivent en acquitter les taxes, et lorsqu'ils achètent une chaise ou un faux col payer comme le populaire.

Ce serait à dégoûter de l'héroïsme, si l'on se dévouait par intérêt. Heureusement qu'il n'en est rien, et que certaines natures généreuses se sacrifient et se sacrifient longtemps encore pour le seul plaisir qu'elles en ressentent ; semblables à ces artistes qui font de l'art pour l'art.

Aujourd'hui même, bien que l'homme qui, sur un terrain donné, en un temps convenu, fait du fond de son cabinet massacrer cent mille hommes, mais là..... d'après toutes les règles, soit considéré infiniment supérieur à celui qui, sans réfléchir, d'instinct, se précipite au devant du danger, sans crainte ni calcul, ne songeant qu'à sauver son semblable, l'on trouve encore de par le monde de ces naïfs intrépides qui agissent contre l'opinion courante, et, sans déduction, sauvent les gens comme d'autres les tuent, par principe.

Tel est Joë Vincent.

Joë Vincent, c'est ce solide gaillard au torse herculéen, aux bras musclés, à figure bronzée, aux traits énergiques, que notre gravure représente adossé contre un poteau de sa maisonnette, et qui tient à la main, comme un roi son sceptre, un aviron, symbole de sa puissance et l'instrument de sa gloire.

Mercury avait son caducée, Neptune son trident, Hercule sa massue, Joë Vincent à son aviron !

Pour mieux le nommer, nous rapportons la réponse ingénue que nous fit l'autre jour un gamin à qui nous demandions la profession de notre homme : « C'est celui qui sauve les noyés. »

Dans son innocente périphrase, l'enfant

désignait en effet l'état de notre sauveteur canadien.

Depuis seize ans environs, Joë Vincent dispute aux glaces et aux eaux du St. Laurent les victimes qu'elles entraînent, et il ne se passe pas d'année qu'il n'en arrache une ou plusieurs à la mort.

Depuis les rapides de Lachine jusqu'aux îles de Sorel, nul pilote ne connaît mieux son fleuve que notre héros.

A part ses nombreux actes de sauvetage, sa vie n'offre rien de remarquable ; mais encore le public lira-t-il curieusement quelques détails biographiques concernant cette physionomie originale.

C'est en 1839, à Verchères, que naquit Joë Vincent. Il a donc aujourd'hui 36 ans.

Bien que d'une famille de cultivateurs, dès son bas âge, il délaissa les champs pour les rives du fleuve. Aux travaux de la ferme, il préféra toujours les exercices nautiques, et la pagaie d'un canot sauvage faisait mieux son affaire que les manchons de la charrue.

Tout enfant, sous prétexte d'attraper les canards, il les suivait à l'eau et barbotait sur les bords au milieu de la bande.

Lorsqu'il devint plus fort, comme on cadenassait les embarcations afin de l'empêcher de s'en servir, aidé de quelques camarades, il sciait des barriques, et se servait du fonds comme de canots dans lesquels mes gamins traversaient le fleuve par tous les temps.

Dire que maintes chûtes et maints chavirements illustrèrent ces manœuvres, ne surprendra personne. Mais c'est à ces premières épreuves que se forma l'habileté du futur batelier, et c'est là qu'il acquit ce sang froid, cette présence d'esprit et cette audace si nécessaires à ce rude métier.

A douze ans, déjà robuste et fort, notre garçon quittait la paroisse natale pour venir gagner sa vie à Montréal.

On commençait alors les travaux du pont Victoria. La pose des cages devant servir aux fondations des piles nécessitait l'emploi d'une énorme quantité de poutres et de madriers. Ces bois, coupés dans les chantiers du haut de l'Ottawa, descendaient cette rivière, puis, franchissant les rapides de Lachine, arrivaient aux alentours du pont, où on les arrêtait dans un endroit favorable.

Joë Vincent s'engagea comme simple soldat dans cette flotte d'un nouveau genre. En cette qualité il fit plusieurs campagnes, dans chacune desquelles il roulait, cramponné à sa hache fixée sur un madrier, dans les flots écumeux du saut, St. Louis.

De ces expéditions datent ses rapports avec les Indiens de Caughnawaga, et sa connaissance de leur langue.

Remarqué bientôt par son intrépidité et son habileté, les entrepreneurs des travaux l'attachèrent à leur personne en qualité de batelier.

Ce service nouveau consistait à conduire les entrepreneurs sur les divers points des travaux ; et, comme l'amas des matériaux entassés en différents endroits ainsi que les jetées, les barrages, obstruaient le lit du fleuve, il fallait toute la science et la force d'un canotier consommé pour conduire l'embarcation au milieu des obstacles et des courants artificiels créés par ces digues.

Il servit ainsi pendant six ans, et sauva douze personnes durant cette période.

Ce qui pourra donner une idée du danger de cette navigation c'est que des six bateliers, Joë compris, employés par les entrepreneurs, quatre se noyèrent pendant le cours des travaux.

M. Bonneville, aujourd'hui résident de Longueuil et M. Leggs, ingénieur, peuvent attester les services précieux et les faits de sauvetage accomplis par le courageux canotier.

La construction du pont Victoria achevée, Joë Vincent se créa une industrie : le louage, pour parties de plaisirs, excursions en rivières et traversées, de canots, chaloupes, embarcations de tout genre. Il obtint en même temps de l'administration militaire, le monopole des traversées entre la terre ferme et l'île Ste. Hélène, où se trouvait alors un poste de la garnison. Il s'agissait de transporter deux fois par jour les officiers et les provisions.

Pendant l'été, ces voyages, sauf quelques coups de vent, sont de véritables parties de plaisir ; mais, en automne et au printemps, lorsque les glaces se forment ou se brisent, c'est tout autre chose ; il faut courir l'aventure, et nous ne conseillons pas aux personnes prédisposées, aux maladies de cœur de tenter le passage.

C'est ainsi qu'à la débâcle d'avril 1869, tandis que les glaces entraînées par les hautes eaux et poussées violemment par une forte brise, s'entrechoquaient avec des bruits pareils à des détonnations, glaçons contre glaçons, banquettes par dessus banquettes, il sauva deux jeunes garçons, les frères Laflamme, qui avaient été surpris par la débâcle au milieu du fleuve.

Un triple rang de curieux attirés par la sinistre beauté du spectacle, garnissaient les quais ce jour là. Des cris de désespoir arrivaient jusqu'à la foule, mais nul n'osait se hasarder sur cette plaine mouvante dont

les crevasses béantes laissaient voir des flaques d'eaux verdâtres.

Joë, n'écoutant que son courage, franchit d'un saut le parapet du quai, s'élança sur le premier glaçon qui passe, et de bond en bond, tantôt reculant pour éviter un choc, tantôt courant sur de longues banquettes, les yeux fixés vers l'endroit du courant qui entraîne les infortunés, il les atteint enfin. La foule bat des mains ; mais une anxiété terrible réprime cet élan, car le retour est aussi difficile que l'aller.

Alors commence une nouvelle lutte. Chargé de son précieux fardeau, — Joë a pris un enfant sous chaque bras, — il réussit au milieu de périls doubles des premiers, car ses mouvements sont gênés, à ramener les deux frères sains et saufs.

Cette fois la foule respira ; de toutes ces poitrines oppressées, jusque là contenues par la terreur et l'émotion, il s'échappa comme un immense soupir de soulagement.

Une autre fois, peu après l'arrivée en Canada du prince Arthur, qui nomma notre sauveteur son canotier en titre, dans une des traversées que MM. Picard et Lindsay, officiers d'état-major du prince, faisaient en compagnie de Joë Vincent, M. Lindsay, perdant pied, tomba dans une fissure, et sans la présence d'esprit et la force musculaire de Joë, notre officier aurait gagné les sombres bords.

A la suite de ce bain, Joë eut les pieds à demi-gelés, et il dut garder la chambre pendant trois mois.

Il serait trop long de raconter tous les traits du même genre ; nous nous bornons à mentionner ici, par ordre de date, les actes de sauvetage que nous trouvons consignés dans les journaux du temps.

1854. — Douze personnes durant la dernière année de la construction du pont Victoria.

1855. — Un individu manchot, du nom de Stward.

1863. — Un soldat du corps des infirmiers, et un autre homme.

1864. — Un officier du 30ème régiment. Cherché sur la glace flottante, le capitaine McPherson.

1866. — Un des fils de feu M. Furniss.

1867. — Un enfant que sa mère venait de laisser tomber à l'eau. René Lafrenière, dans le bassin Jacques Cartier.

1869. — Les deux frères Laflamme.

1871. — Charles Lauzon, confiseur. Un autre homme.

1872. — Le capitaine Turner de la barque R. C. Cook.

1873. — Trois hommes accrochés aux piliers du pont Victoria.

1875.—18 juillet, sept personnes dans une embarcation qui allait sombrer, en revenant de l'île Ste. Hélène.

Si ces brillants états de service ne suffisaient à la célébrité de notre sauveteur, nous pourrions ajouter, à la satisfaction des amateurs de courses nautiques, que Joë Vincent a été successivement vainqueur de quatre régattes données sur le St. Laurent. Porté sur les ailes de la renommée, son nom est évoqué sur les rives du Gange aussi bien que sur les bords de la Tamise et de la Clyde, où les officiers des divers régiments stationnés autrefois en Canada, l'ont rendu familier à ses confrères indigènes.

Les capitaines des navires de notre flotte trans-océanique le connaissent tous, car, une fois leurs navires expédiés en douane, c'est lui, d'ordinaire, qui les conduit à bord, et leur souhaite, le *good trip* de rigueur.

Aussi quand nos pilotes, au printemps, s'en vont chercher au milieu des glaces, les premiers steamers ou voiliers de la saison, après les questions d'usage, sur la route, la température, etc., les commandants n'oublient jamais de demander des nouvelles de Joë.

Les Indiens de Caughnawaga qui l'ont vu, jeune garçon, descendre le fleuve avec eux et franchir les rapides, ne se gênent pas, à chaque acte de sauvetage du courageux canotier, de le réclamer pour un enfant de leur tribu. Joë a beau protester et s'en défendre, son teint cuivré, ses cheveux noirs, la langue huronne qu'il baragouine, le condamnent, à accepter des ancêtres très-fiers de lui.

Ce qui acrédiça dans le village indien la fable de cette origine, c'est le saut du rapide de Lachine, que notre homme, en simple canot et pagayant lui-même, fit faire, il y a cinq ans, à nos conseillers municipaux, à l'occasion de la visite à Montréal de l'ingénieur américain McAlphine.

Ce jour là, Joë n'aurait eu qu'à dire un mot pour devenir chef.

Il ne le dit pas.

Le désintéressement de Joë est d'ailleurs la doublure de son courage, il ne demande et n'accepte jamais d'argent.

Il sauve les gens comme les plantes guérissent les blessures, par sa seule vertu.

Joë Vincent considère la partie du fleuve qui coule devant la ville comme son domaine.

Il habite une modeste maison presque assise au bord du fleuve, et des fenêtres de laquelle il peut suivre ce qui se passe.

Durant l'hiver, mais en automne et au printemps surtout, armé d'une longue-vue, il explore du haut de son observatoire le cours et l'aspect du fleuve, et suit le mouvement des glaces, toujours prêt à secourir les personnes en péril.

Il nous avouait que ces reconnaissances optiques font partie de sa vie, et que lorsqu'il aperçoit un homme en danger, il s'élanche avec l'instantanéité instinctive du Terreneuve.

Pendant la belle saison, Joë Vincent est dans sa petite maisonnette du quai Jacques-Cartier, surveillant avec un soin jaloux sa petite flottille d'embarcations.

Parmi les objets qui décorent sa chambre et dont il tire une légitime fierté, Joë Vincent nous a montré un magnifique couteau, une épingle en or, cadeaux du prince Arthur, et une photographie portant la griffe même de Son Altesse.

On a souvent promis à Joë de lui faire obtenir une des médailles que distribue chaque année la *Royal Humane Society*, de Londres. Cette distinction accordée à Joë n'aurait assurément point l'air d'une faveur. Il l'a certes bien gagnée. Mais, en attendant, notre ministre de la marine, qui donne des chronomètres en or à des capitaines au long cours, ne pourrait-il trouver une petite médaille honorifique, fut-elle

d'argent, pour ce sauveteur, simple canotier ?

Y aurait-il par hasard une différence entre deux sauveteurs, et le dévouement dans l'eau salée aurait-il plus de prix que dans l'eau douce ?

En ce cas même, l'avantage ne resterait pas au marin, car en mer un homme pèse moins qu'en rivière.

Donc, Joë Vincent mérite..... n'est-ce pas ?

C'est aussi l'opinion de tout le monde.

A. ACHINTRE.

ECHOS DE PARTOUT

Sur deux cent vingt-deux ponts détruits pendant la guerre, en France, deux cent quatorze sont aujourd'hui reconstruits.

Le petit fils de Pombal, le plus terrible persécuteur des jésuites portugais au dix-huitième siècle, vient d'entrer au noviciat de ces Pères à Poyanne, France. Ce jeune homme a pris l'habit religieux de St. Ignace le jour de la fête du Sacré-Cœur.

En 1874, 2,174 navires ont été signalés comme perdus, parmi lesquels 175 steamers. Sur ce nombre, l'Angleterre compte 890 voiliers; la France, 222; les Etats-Unis, 169; l'Allemagne, 154; la Norvège, 133. On ne connaît pas encore la répartition entre les différentes nations maritimes des 175 vapeurs perdus.

CAUSERIE DE QUÉBEC

L'homme est un voyageur sur la terre: cela est prouvé surabondamment par le désir qu'ont les hommes de se transporter d'un endroit dans un autre. Partir, revenir; repartir pour revenir encore, c'est, pour certaines personnes, une envie semblable à celle qu'éprouvent les malades de se retourner sans cesse dans leur lit ou de changer de chambre.

Et cela se comprend.

La vue constante du même paysage, si beau qu'il soit, finit toujours par lasser. Les gens qui demeurent près des chutes du Niagara ne comprennent rien à l'extase des étrangers en présence de ce spectacle à la fois sublime et terrible. Et nous-mêmes, habitants de la vieille capitale, nous en sommes venus à contempler presque sans émotion le panorama superbe que l'œil embrasse du haut de nos remparts. Cette courbe gigantesque formée par les montagnes du nord, l'île d'Orléans et les sommets escarpés de Lévis, cet horizon magnifique qui encadre notre bassin, nous oublions souvent de l'admirer, tant ses beautés nous sont devenues familières, tant nos yeux se sont accoutumés à ce spectacle journalier.

Nous voulons changer le point de vue; nous voulons regarder d'autres paysages qui, souvent moins beaux, nous plairont néanmoins davantage à cause de leur nouveauté.

Changer de scène, changer d'occupation, changer d'air, c'est là ce qui préoccupe la plupart des hommes. Ils sont changeants: c'est le seul mot qui se trouve au bout de ma plume, peut-être parce que c'est le plus vrai. Au reste, je ne prétends chicaner personne sur ce sujet; chacun est libre de faire comme il lui plaît, et puisque nous avons le goût de voyager, voyageons. Ce n'est pas à cela que je m'oppose.

Ce qui me déplaît souverainement, c'est la manière dont nous accomplissons cet acte si simple et si facile.

Quand il s'agit de partir, on en parle deux mois à l'avance.

Emporterons-nous ceci, laisserons-nous cela? Prendrons-nous le bateau ou le chemin de fer? La bonne gardera-t-elle la maison, ou viendra-t-elle pour soigner le bébé? Ce sont autant de graves questions qui s'agitent, qui se discutent, qui se commentent. Il y a du pour et du contre. Les

amis s'en mêlent, les parents s'interposent. On calcule la dépense probable avec les ressources qui sont souvent problématiques. Cela demande du temps et de la patience. Le temps fait rarement défaut, mais la patience est souvent moins commune.

Cependant, les choses finissent par s'arranger. On fera un petit voyage bien modeste et on n'emportera presque rien: une malle de grandeur ordinaire, quelques légers paquets qu'on peut porter à la main, et un petit panier de provisions pour les cas imprévus. Il n'y a pas moyen d'être plus raisonnable. Tout le monde est d'accord et le départ est fixé à la huitaine.

Sur ces bonnes résolutions, on passe une nuit admirable et l'on s'éveille en rêvant d'un voyage où l'on n'avait pour tout bagage que son parapluie et son porte-cigares.

Le matin, les préparatifs commencent. On tire du grenier, non pas la plus petite malle, ni la plus grande, mais une malle moyenne, un juste milieu. Les tiroirs s'ouvrent, les placards baillent et le choix commence.

Au bout de cinq minutes, la malle est comble.

Il faut pourtant que j'emporte encore cette robe, dit Madame; si j'étais invitée quelque part, je n'aurais pas de toilette convenable. Et puis encore ce châle; les soirées sont fraîches, à la campagne. Ah! j'allais oublier quelques paires de bas de laine, l'humidité aux pieds est si dangereuse!

—Tiens, dit Monsieur, nous ne pensions pas à mes grandes bottes, pour la chasse et la pêche; mets donc encore ce pantalon et cette blouse, c'est indispensable pour le gros temps et ça ne prend guère de place.

—Et cette polonaise qui va si bien avec ma robe bleue.

—Et ma veste à manches.

—Ma double jupe rayée.

—Mon pantalon à carreaux.

—Ma robe de serge.

—Mon costume en flanelle.

—Mon négligé rouge.

—Ma robe de chambre ouatée.

—Ces grosses bottines,

—Ces souliers ferrés.

—Mes mouchoirs.

—Mes cravattes....

Cela marche, marche. On tasse, on empile; mais la malle refuse de fermer.

—Après tout, dit Madame, si nous prenions la plus grande; cela ne pèse guère plus et l'on est moins gêné.

On prend la grande malle. Mais quand on a pris celle là, toutes les autres descendent à la suite. C'est comme un général qui se rend: tout le menu fretin emboîte le pas derrière lui.

Sans qu'on s'aperçoive, les malles s'accumulent, s'amoncellent, et, le jour du départ arrivé, le vestibule est encombré comme au jour du déménagement. A la porte, les rouliers se disputent avec les cochers; les roues crottées du camion ternissent de leur contact le vernis des voitures de places; la rue est pleine, la circulation est arrêtée.

Quand on arrive à la gare c'est bien autre chose. Il faut prendre les billets, faire *chèque* les malles, porter les paquets, donner la main aux enfants, et installer son monde dans les wagons. Pour tout cela on a cinq minutes, sans compter les coups de coudes et les poussées violentes des autres voyageurs.

Enfin, tout est en ordre; la machine siffle, s'ébranle et part. On commence à respirer, lorsqu'on s'aperçoit qu'on a oublié le caniche ou les deux parapluies. Cela jette un malaise sur tout le voyage. On y pense encore quand la voix du conducteur vient avertir qu'on est arrivé.

Tout le travail recommence. On se tire du wagon comme on peut, en oubliant

toujours quelqu'un ou quelque chose. L'embarra des voitures renait, car la gare est toujours éloignée du village; cela est fait tout exprès pour vexer le public voyageur. On souffle et on a chaud; mais, à la fin on arrive à destination. C'est alors qu'il faut défaire les malles pour que le linge ne soit pas trop frippé. Ce travail dure encore quelques jours, et puis on respire. C'est richement gagné.

Dans trois semaines, il faudra revenir et recommencer tout ce tapage, avec, en plus, plusieurs paquets de curiosités indiennes, des boutures de diverses espèces de rosiers et même des plants d'arbres avec la terre au pied.

On en a assez, on en a par-dessus les épaules.

—L'année prochaine, dites-vous, nous ne bougerons pas de la maison.

Promesse d'ivrogne.

L'année prochaine, vous voyagerez encore; seulement, vous aurez, en toute certitude, une ou deux malles de plus.

NAPOLÉON LEGENDRE

PERSONNEL

Le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, est mort. Il était né à Paris, le 20 janvier 1796. Il avait donc 79 ans.

Le vicomte Edouard de Bonnière de Beaumont Vassy, publiciste français, est mort.

M. Athanase Josué Coquerel, ministre protestant de Paris, un des hommes distingués du protestantisme français, vient de mourir. Il représentait un des districts électoraux de Paris à l'Assemblée Nationale.

Les élections des officiers de la Société St. Jean-Baptiste de Fond du Lac, Mich., ont donné le résultat suivant, savoir:

M. N. Lamouche, Président.
 " E. J. Ebert, Vice "
 " E. T. Pingair, Sec.-Arch.
 " L. Venne, Asst. "
 " A. Gilbert, Trésorier.
 " D. Sicard, Collecteur.
 " N. Branchau, Sec.-Corr.
 " O. Roberges, Maréchal.
 Par ordre,
 E. T. PINGAIR.

Les élections des officiers de la Société St. Jean-Baptiste nationale de Troy ont eu lieu le 7 juillet 1875, et les MM. dont les noms suivent ont été nommés aux charges ci-après pour l'année courante:

Rév. Messire George Browne, Chapelain.
 M. Timothé Chevalier, Président.
 " Jérémie Légaré, 1er Vice "
 " Joseph M. Spénard, 2d " "
 " Hilaire DeGrenier, Sec.-Arch.
 " Louis Chatel, Asst. " "
 " Léon Guay, Sec.-Corr.
 " Francis Lacroix, Trésorier.
 " Pierre Gosselin, Sec. " "
 " Xav. Julien, Ass. " "
 " Clément Gervais, Comm.-Ord.
 " George Charpentier, Ass.-Com.-Ord.

A la séance régulière de la "Société de Secours Mutuels et de Bienfaisance Lafayette de Détroit," Mich., tenue le 8 juillet 1875 en la Salle Lafayette, les officiers suivants ont été nommés, savoir:

P. J. D. Van Dyke, Président.
 F. X. DeMay, Vice "
 Jos. Bélanger, Sec.-Arch.
 Alexander Picard, Jr, Sec.-Corr.
 Charles Longtin, Trésorier.
 Jos. Picard, Commissaire Ordonnateur.
 K. N. Lacroix, 1er Directeur.
 Greg. Henin, 2ème "
 Chas. Hosana, 3ème "
 Pierre Dupont, 4ème "

Sa Grâce l'archevêque Taché, de St. Boniface, vient de recevoir l'invitation de se rendre à Dublin, Irlande, vers le milieu d'août, pour assister à une démonstration qui se fera en l'honneur d'O'Connell.

Une dépêche annonce la mort de C. B. G. de Laraudière, écrivain, l'un des citoyens les plus remarquables de Joliette en même temps que l'un de ses fondateurs.

M. Thom, qui vient d'abandonner la rédaction du *Chronicle* de Québec, passe au *Star* de Montréal.

M. Jordan remplace M. Thom au *Chronicle*.

Il y a dix-sept siècles, comme nous les savons aujourd'hui; mais la mythologie grecque a erré sur son compte.

J. M. LEMOINE.

Sillery, juillet 1875.

(La fin au prochain numéro.)

UNE ASSOCIATION COOPERATIVE

Les tentatives faites pour résoudre certaines questions sociales sont toujours intéressantes.

Notre bonne étoile nous conduisait dernièrement dans un établissement célèbre par son titre de berceau de l'aérostation : la papeterie de Vidalon-lès-Annonay, appartenant à la famille Canson Montgolfier. Les patrons de cette manufacture, qui occupe de mille à douze cents personnes, ont su rendre la vie facile à leurs ouvriers, leur inculquer des idées d'ordre et d'économie, améliorer leur position en les intéressant à la fortune de la maison.

Pour la vie matérielle, l'ouvrier ou l'employé reçoivent gratuitement un logement avec jardin, et ils peuvent acheter toutes les denrées alimentaires, viande, vin, sucre, sel, salaisons, etc., dans un magasin annexé à l'établissement, magasin qui s'approvisionne par grandes quantités aux sources de production et livre à sa clientèle au prix coûtant. Le même magasin vend la farine aux ménagères qui peuvent préparer elles-mêmes leur pâte et la porter, pour la cuisson, à un four banal, moyennant une très-légère rétribution. L'économie produite par ce système d'approvisionnement s'élève, pour le pain, à 5 ou 6 centimes par livre; pour les autres denrées à 20 ou 25 pour 100, et à ce bénéfice s'ajoute l'assurance qu'il n'y a perte par suite de fraude ni sur la qualité, ni sur la quantité de la chose vendue.

C'est seulement par leurs conseils que les chefs de l'établissement de Vidalon sont parvenus à modifier les idées de leur personnel sur l'emploi des économies. Ceux de ces ouvriers qui en possédaient les perdaient souvent par de mauvais placements, par des prêts que leur suggéraient des agents d'affaires. Actuellement c'est à la rente française et aux valeurs de premier ordre que vont les sommes mises en réserve. Se refusant à imiter certaines maisons qui prennent en compte les valeurs de leurs ouvriers, les propriétaires de la papeterie Montgolfier ont préféré laisser ceux-ci absolument indépendants, et en agissant ainsi eux-mêmes, ont conservé leur liberté personnelle.

L'ouvrier s'intéresse à la fortune de la maison par ce motif que plus considérable est le chiffre d'affaires et de bénéfices, plus grande est la part éventuelle qu'on lui alloue sous le titre de primes, qui, chaque année, viennent s'ajouter au salaire principal. Ces primes sont de diverses sortes : 1o. Une prime mensuelle dont la quotité varie suivant la production et la vente; 2o. un intérêt sur les économies dans l'emploi de matériel et des matières, ce qui intéresse l'ouvrier à veiller à la conservation et à l'entretien des mécanismes et de leurs accessoires; 3o. prime d'ancienneté qui est payée à la fin de la première année d'emploi à l'établissement, et s'accroît d'un dixième chaque année jusqu'à la dixième, où elle atteint son maximum.

Cette combinaison de primes porte à 1712 francs le salaire d'un ouvrier d'état de 1re classe; à 1305 francs celui d'un ouvrier d'état de 2me classe; à 1275 francs celui d'un ouvrier papetier de 1re classe; à 982 francs le salaire d'un ouvrier papetier de 2me classe, enfin à 676 francs celui d'un homme de peine. Ces primes sont indépendantes des gratifications accordées pour travail en dehors des heures réglementaires. Enfin une société de secours mutuels formée dans l'établissement pourvoit aux frais de

maladie, de secours et autres d'origine accidentelle; un cercle, une société musicale, une salle de lecture, donnent aux ouvriers des moyens de distraction honnêtes et utiles. C.

TABLETTES LOCALES

M. Fournier, le maître-général des postes, vient de conclure une convention par laquelle des mandats-postes pourront être tirés entre le Canada et les Etats-Unis pour des sommes n'excédant pas \$40 par ordre.

Les frais d'envoi seront de 25 cents pour tout ordre n'excédant pas \$20, et de 50 cts. quand il excédera ce dernier chiffre.

Les statistiques suivantes sont de nature à montrer ce que les colonies anglaises rapportent à la mère-patrie. En 1835, les importations des colonies britanniques n'étaient que de £11,758,437; en 1873, elles étaient de £113,839,282. Les exportations, en 1835, n'étaient que de £12,829,948, tandis qu'en 1873, elles étaient de £113,525,185. C'est-à-dire que durant l'espace de 40 ans environ un commerce de £24,585,385, (importations et exportations réunies) a atteint le chiffre énorme de £226,866,468. Pendant cette même période le tonnage des vaisseaux employés dans le commerce des colonies s'est augmenté de plus de 26 millions de tonneaux. Si le commerce des colonies britanniques continue à augmenter dans la même proportion, il sera, dans quarante ans d'ici de £2,250,000,000, ou 2½ fois plus considérable que le commerce actuel du Royaume-Uni avec le reste du monde. Outre cela, il faut se rappeler qu'en 1873 les colonies n'ont coûté à l'Angleterre que £1,817,471, et que ses dépenses diminuent tous les ans au lieu d'augmenter.

Le tableau comparé des importations canadiennes pour les six premiers mois de 1874 et 1875 montre, en dépit de tout, que malgré la crise financière et la stagnation industrielle dont on se plaint, les importations de cette année n'ont pas diminué d'un million sur l'année précédente. Qu'on en juge :

	1874	1875
Janvier.....	\$1,917,741	\$2,011,145
Février.....	3,245,226	8,387,497
Mars.....	3,025,962	3,170,657
Avril.....	2,349,771	1,972,845
Mai.....	4,442,495	4,108,046
Juin.....	4,140,547	3,650,959
	\$19,121,742	\$23,301,149

Partisans ou ennemis de la vaccine voici, qui vous regarde :

"M. le Dr. Catellier, chirurgien de l'hôpital de la Marine de Québec, vient de livrer à la publicité des statistiques compilées des derniers 131 cas de variole admis dans cette Institution de mai 1874 au 24 juillet 1875. Ainsi, d'après l'état fourni par M. Catellier, sur les 131 patients, atteints de *picote* à l'hôpital de la Marine, il y en avait 54 de vaccinés, dont un seul est mort; 69 non vaccinés, dont 32 seulement ont échappé; et 8 de vaccination douteuse, dont deux sont morts.

"Ces chiffres établissent donc la proportion de la mortalité comme suit : parmi les personnes vaccinées, 1,8 par cent; parmi les personnes non-vaccinées, 53,6 par cent, et parmi celles dont la vaccination est douteuse, 25 par cent. Ainsi, sur les cas certains de bonne vaccination, 53 ont été guéris sur 54, tandis que sur 69 cas non-vaccinés, 37 sont morts."

La mauvaise qualité du vaccin ne serait-elle pas, plutôt que l'opération elle-même, la cause des accidents dans les cas de vaccination ?

NOS GRAVURES

Sain et Sauf !

La paix a été signée il y a trois jours ! disent les gazettes ainsi que les proclamations officielles affichées aux portes des mairies. La guerre est donc finie ! s'exclame une mère alitée; puis, s'adressant aux enfants : prions la Vierge, dit-elle, pour qu'il revienne bientôt, sain et sauf ! Et le fils, la fille et la mère adressent à la petite statuette fixée dans l'alcove, une ardente prière.

Il y a trois mois, hélas ! qu'on n'a eu de ses nouvelles !

Dans la matinée du lendemain, des soldats du département voisin ont traversé le village, mais nul n'a pu donner des nouvelles d'Ambroise : ils appartenaient à d'autres régiments.

Le cœur ragillard, plein d'une vague espérance à la vue de ces militaires, le

jeune Louis a fait une bonne lieue sur la route poudreuse. Bien lui en a pris, car il a rencontré son père, qu'après plusieurs fortes étreintes il a débarrassé de son sac pour s'en charger lui-même.

La mère et la petite fille, dévorées d'inquiétude, attendent au logis. Tout à coup une voix connue se fait entendre : Elise ! crie-t-elle. Et, sous une vigoureuse poussée, la porte s'ouvre, livrant passage à l'époux attendu, au père chéri. Chancelant d'émotion, il s'élance vers le lit, et entoure de ses bras sa femme malade qu'il couvre de baisers.

La pauvre ne peut en croire ses yeux. Ambroise est là, devant elle ! son uniforme déchiré, noir de poudre et couvert de poussière, raconte son histoire. Mais lui n'a rien, pas une égratignure ! La Vierge a exaucé les prières de la famille.

Quelle scène attendrissante ! La mère pleure, le mari suffoque, le fils respire à peine et Louissette crie à son père de venir embrasser le nouveau poupon.

Le chien même s'associe à la joie générale, et par ses aboiements joyeux réclame aussi sa part de caresses. C'est une fête de famille.

Allons, allons, il y aura encore de bons jours pour cet heureux ménage ! Dieu ne peut manquer de bénir l'avenir puisque Ambroise a fait son rude métier de soldat et défendu comme un brave son pays et ses foyers.

L'auteur de ce tableau, M. Marcus Stone, un anglais, a dû certainement assister à une scène semblable, car on n'invente pas une chose aussi simple, aussi naturelle. Il faut avoir vu, avoir été présent à une de ces scènes d'épanchements intimes pour arriver à la rendre d'une manière aussi dramatique et aussi heureuse.

Les physionomies sont tout à fait françaises, et l'ameublement du logis est d'une vérité parfaite de détails.

A. ACHINTRE.

Les Inondations du Midi

Quand je suis arrivé à Toulouse, tous les habitants auxquels j'ai demandé les premiers détails de la catastrophe m'ont répondu : « Qui n'a pas vu ça n'a rien vu : depuis que le monde est monde, il ne s'est rien passé de pareil ! » Le fait est que c'est épouvantable, et que je n'ai jamais vu spectacle plus terrible et dévastation plus grande.

Mais vous imaginez-vous le spectacle qu'offrait hier cette partie dévastée de la ville de Toulouse, alors qu'on avait permis aux inondés de venir chercher dans les débris ce qui pouvait leur rester.

On les voyait, les pauvres gens, errant comme des âmes en peine autour de leurs maisons devenues des monceaux de ruines, au milieu desquelles on ne pouvait entrer qu'avec les plus grandes précautions. Ici, c'était une pauvre femme dont les deux enfants n'avaient pas été retrouvés, et qui, soulevant les poutres et les planches avec l'aide de quelques soldats, tremblait de se trouver en présence de leurs cadavres ; et cependant elle cherchait, elle cherchait avec rage, les appelait malgré elle, espérant qu'ils lui répondraient, les pauvres petits !

Plus loin, c'étaient deux jeunes ouvriers, le mari et la femme, que je voyais tout en haut des décombres, furetant et se serrant dououreusement la main à la vue de chaque épave de leur pauvre mobilier perdu. Tout à coup, le mari poussa un grand cri, la femme se releva soudain ; son homme avait retrouvé sous une poutre la couronne de fleurs d'oranger qu'elle portait le jour de ses noces. Jamais vous n'avez vu gens plus heureux ; ils s'embrassaient, riaient et pleuraient ; il semblait que tout était oublié, et qu'avec cette couronne ils avaient retrouvé le bonheur ; pauvres gens !

Ailleurs, pendant que le père et la mère travaillaient au déblaiement de leur triste logis, et entassaient sur leur charette débris sur débris, leurs deux petites filles étaient assises sur des pierres. Elles riaient et s'amusaient ! parées de couronnes de fleurs artificielles trouvées dans les décombres, et tenant à la main une poupée de carton qui valait bien huit sous et qu'elles faisaient sauter sur leurs genoux. Ici la joie, là les larmes !

On ne peut se faire une idée du spectacle que j'ai vu. Les rues sont effondrées ; les arbres gros comme la cuisse sont coupés au ras du sol ; les grilles en fer qui fermaient certaines rues sont tortues et arrachées ; le sol est tout couvert de gros cailloux et de cailloutis amenés par les eaux et rendant la marche presque impossible ; partout on voit les bateaux amenés par le fleuve et qui se sont échoués dans les rues ; et puis, ce qui est le plus triste, ce sont toutes ces maisons effondrées.

Les enterrements ne cessent de circuler dans les rues. J'ai rencontré hier celui du marquis d'Hautpoul, mort en voulant porter secours aux inondés ; il y avait énormément de monde, et la foule était très-nombreuse sur le parcours suivi par le convoi.

A Dieu ne plaise que je veuille mêler la note comique à tous ces navrants détails d'une des plus grandes catastrophes qui aient atteint notre pays ; mais je ne puis, au milieu de ces notes jetées un peu au hasard, et que je fais tout mon possible pour ne pas rendre trop longues, passer sous silence l'embarras de ces pauvres facteurs des postes qui ne savent où retrouver les destinataires des lettres dont ils sont porteurs. Il est arrivé depuis quelques jours beaucoup de lettres, d'amis ou de parents, adressées à des habitants du faubourg Saint-Cyprien ; quelques-unes sont chargées ou contiennent des mandats, et il serait urgent de les faire parvenir aux survivants. Mais où sont ceux-ci ? où logent-ils ? C'est à peine si les facteurs en rencontrent un sur dix au milieu des décombres.

Dans certaines parties de Toulouse, les émanations dégagées par les cadavres se font sentir, et il est à craindre que la grande chaleur n'en développe les effets pernicieux. Puis, tout le pays est couvert de vase et de matières qui vont pourrir au soleil. Que de précautions vont être nécessaires pour que la santé des habitants n'en souffre pas !

A. B.

La Saison des Fraises

C'est bien le cas de dire que les fraises ne sont ici que pour la montre.

Cette blonde et charmante tête d'enfant voilà le sujet ; les fraises, le prétexte.

Saisir et rendre les traits indécis et les formes fuyantes et molles de l'enfance a toujours présenté en peinture une assez grande difficulté.

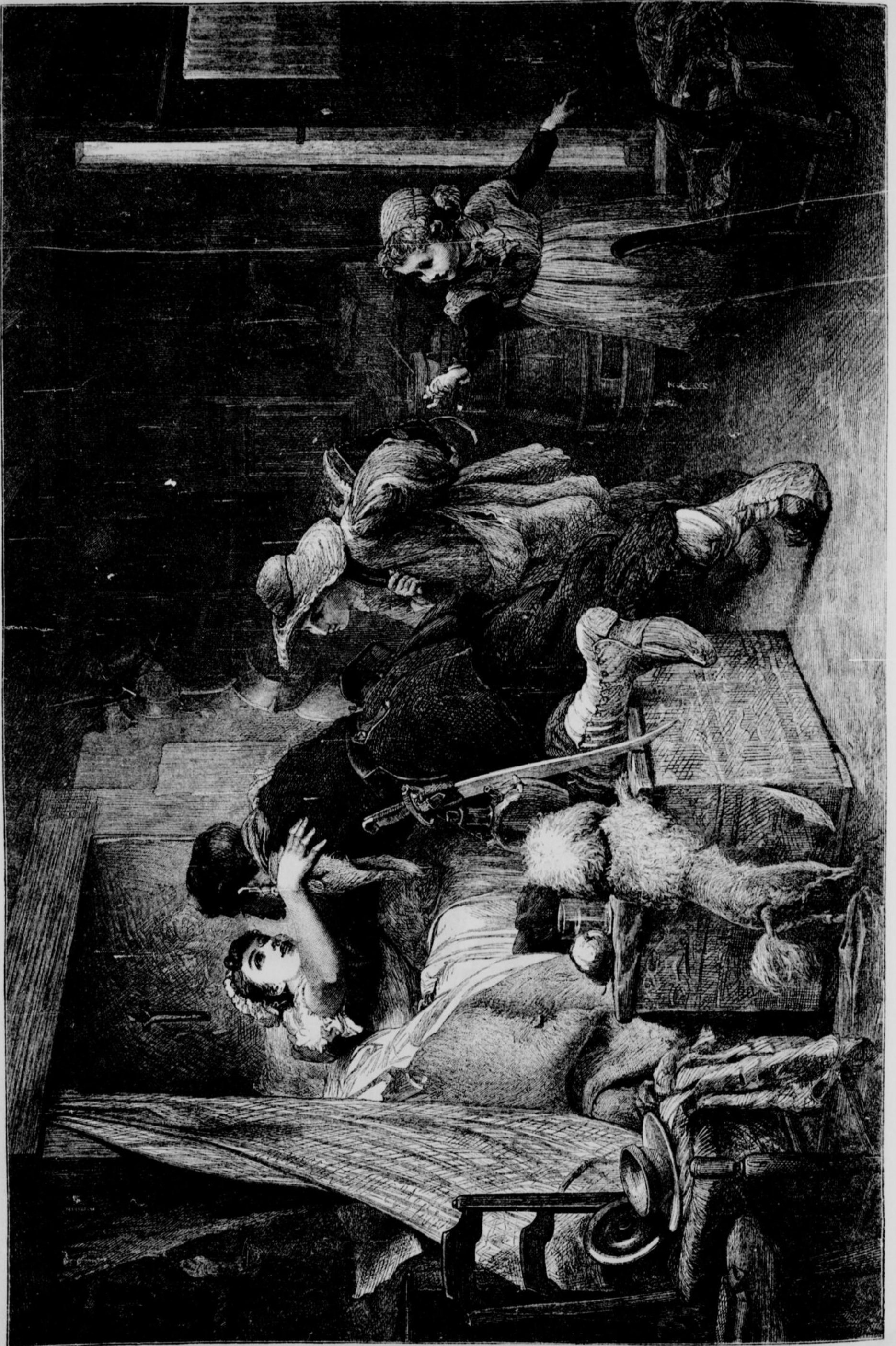
Dans notre gravure, l'artiste en a triomphé, et l'on ne saurait exiger une vérité plus parfaite, une lumière mieux ménagée et un modelé plus exact. Cheveux tombant en longues boucles sur les épaules, mèche folle flottant sur le front ; grands yeux humides, remplis de cette clarté sereine particulière à l'enfance ; bouche aux purs contours, menton à fossette, cou ferme et gracieux, mains potelées et grassouillettes : tout jusqu'à l'ampleur du costume, et l'élégance de la coiffure, indiquent une composition savante et décèlent chez l'artiste avec un goût exquis, une rare perfection d'exécution.

On aurait plaisir à croquer la fraise appétissante que présente la petite marchande, et toutes les mères désireraient que leur fille ressemblât à la création du peintre.

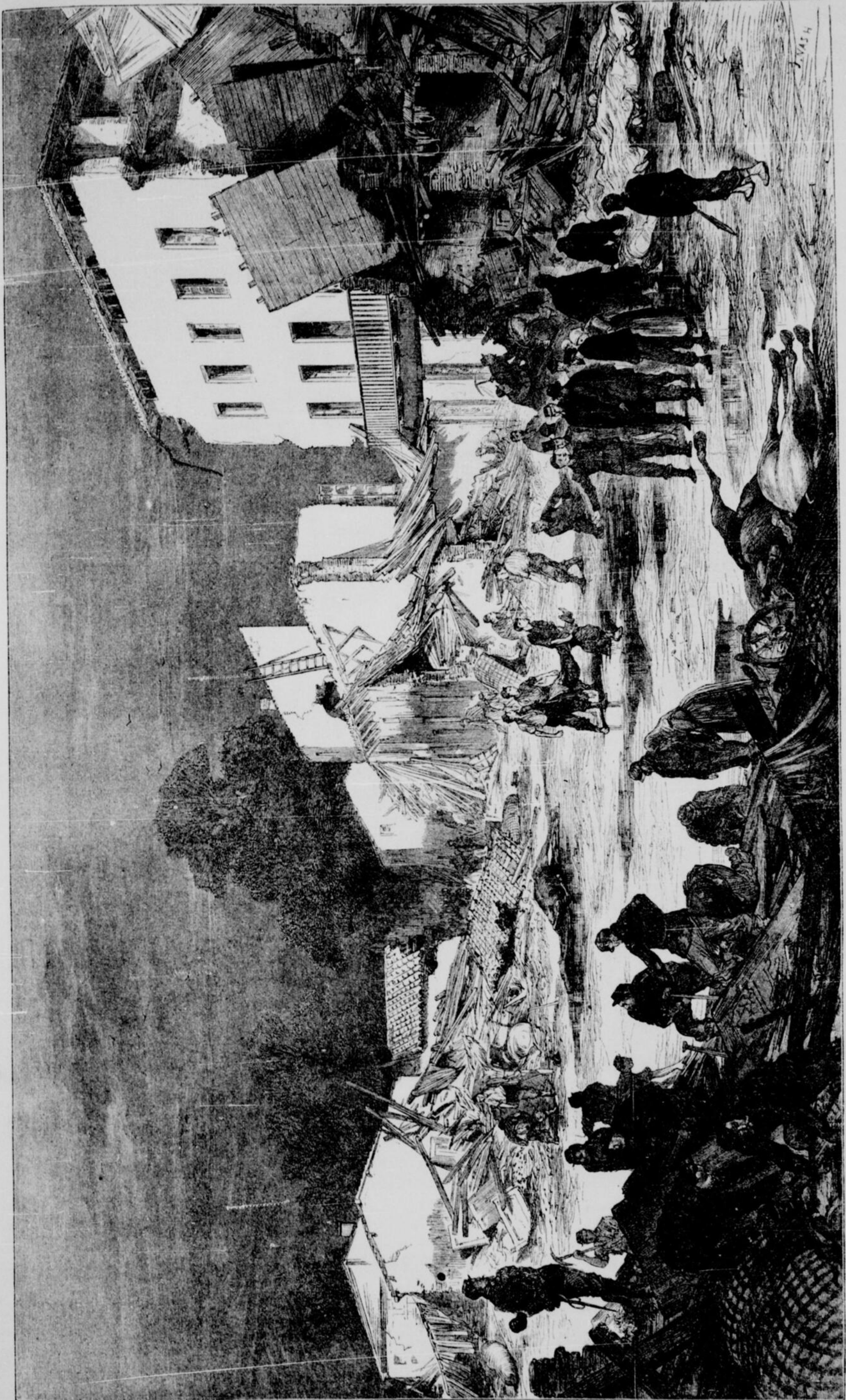
A. ACHINTRE.



JOE VINCENT, LE SAUVETEUR



RAIN ET SAUF



LA RUE VILLENEUVE, A TOULOUSE, APRES L'INONDATION



P. DECONINCK. PINXT

S. B. SMITH. SCULPT

LA SAISON DES FRAISES

LES ANCIENS CANTIQUES

Il existe un recueil de cantiques fort singulier, généralement appelé dans les campagnes canadiennes, les Cantiques de Marseille.

L'exemplaire que j'ai sous les yeux a été imprimé à Québec en 1776, chez Fleury Mesplet et Charles Berger.

Au dire des bibliophiles, c'est l'un des premiers livres qui soit sorti d'une imprimerie canadienne.

L'éditeur, M. Mesplet, le dédie aux âmes dévotes, et il demande pour fruit de son travail « de pouvoir participer un jour au bonheur qui les attend et qui leur est légitimement dû. »

L'édition marseillaise reproduit une espèce d'avis au lecteur où l'auteur dit : « Je ne me pique pas du raffinement de la poésie, j'ai cherché seulement la netteté et la facilité ; et s'il y a quelques défauts contre la langue ; tu les répareras par les dispositions du cœur, ayant bien plus visé à te toucher et à l'élever à Dieu, qu'à te plaire et à t'éblouir. »

Mais arrivons aux cantiques. Il y en a de toutes les sortes et sur tous les sujets.

Naguère encore un grand nombre de personnes chantaient plusieurs de ces cantiques, entr'autres ceux sur St. Alexis, Geneviève de Brabant, Joseph, Le mauvais Riche, St. Eustache et Ste. Théotiste.

On en chantait même dans les églises.

Le cantique sur le mauvais riche et Lazare commence ainsi :

Venez ouïr avec crainte,
La complainte
D'un richard infortuné :
N'ayant aimé que la pompe
Qui nous trompe,
Par sa faute il s'est damné.

Le couplet qui va suivre est sur Saint Dorothée, anachorète :

On offre une bourse à cet homme,
Avec cinq cents écus dedans,
Mais lui, rendant soudain la somme,
Ne s'en réserve que neuf francs.
Que les Dorothée sont rares,
Personne ne dit : c'est assez ;
On ne voit que des cœurs avares,
Qui veulent se nourrir d'écus.

Le patriarche Joseph, pour obéir à Jacob son père, va trouver ses frères. Un passant l'apostrophe par les vers singuliers qui suivent :

Mon ami, tu ne vois goutte,
Dans ta route,
Tous tes pas sont écartés :
Je crains fort que quelque bête
Ne t'arrête
Au milieu de ces forêts.

Et plus loin le messager qui vient annoncer à Jacob la mort de Joseph lui dit :

Connaissez-vous cette veste ?
C'est un reste
Que j'ai depuis peu de temps ;
Un gros léopard sauvage,
Plein de rage,
Prit Joseph entre ses dents.

Certes ces cantiques n'ont point été faits par Racine, ni J. B. Rousseau. Ils sont rocailleux, d'une naïveté désespérante et d'un lyrisme fort douteux.

Et pourtant des populations entières les ont chantés, les ont sus par cœur. Je les ai entendus fredonner par des gens qui ne savaient pas lire, le soir, au coin du feu, près de l'âtre pétillant. Pourrait-on en dire autant des chœurs sublimes d'Esther et d'Athalie ?

Ce qu'on appelle la langue française, la langue de la cour et des courtisans ; celle qu'ont faite les académiciens ne sera jamais poétique, ne sera jamais chantante ni chantée.

Il n'y a que le peuple—les paysans comme disait un juge de la cour supérieure—qui sache chanter ses gaietés ou ses tristesses, sa joie ou ses chagrins.

Mal'brook est passé à la postérité par un chant qui n'est ni rimé, ni mesuré, ni même français, du moins tel qu'on l'entend dans les écoles.

Béranger s'oublie vite ; nos poètes cana-

diens sont méconnus ou inconnus, nul ne les chante.

Mais tout le monde sait par cœur A LA CLAIRE FONTAINE. Pour être chanté, le poète doit se faire peuple.

C'est à ce titre qu'on chante et qu'on chantera toujours, VIVE LA CANADIENNE, de Bédard et UN CANADIEN ERRANT, de Gérin Lajoie.

J'AI VU MES TRISTES JOURNÉES de Rousseau est un magnifique cantique, mais il y a dans ce chant quelque chose de guindé, quelque chose qui ne se chante point, beaucoup de ce qui fait oublier vite.

Pour moi, que Dieu me le pardonne, j'aime mieux QUAND MARIE ANNE S'EN VA-T-ALOU MOULIN, ou C'EST LA BELLE FRANÇOISE, ALLONS GAY.

Après tout, ce qui se grave éternellement dans la mémoire, qu'on apprend sans s'en apercevoir, que le vieillard chante comme la jeune fillette, est le chant véritable, c'est le lyrique et le mélodieux.

Telles sont les réflexions que je faisais en relisant les cantiques de Marseille. Ils sont baroques, barbares et pauvres de rythme, et pourtant plus de gens les ont chantés que les plus beaux morceaux des plus célèbres poètes lyriques français. Beau sujet de méditation pour un philosophe.

Hélas ! tout est vanité dans ce bas monde, excepté d'avoir un parapluie quand il pleut.

Mais le sort capricieux compense tout. On ne chante pas Racine, mais on sait son nom, tandis que l'on chante sur tous les tons A LA CLAIRE FONTAINE, sans savoir le nom de l'auteur.

C. LÉPINE.

L'Assomption, 24 juillet 1875.

SCIENCE POPULAIRE

Les inondations.—Comment elles ne peuvent nous surprendre dans le bassin de la Seine.—Causes spéciales de la rapidité de celles du Midi.—La météorologie et les observations.—Service d'avertissement à créer.—L'observatoire du pic du Midi.—Faute d'un fil télégraphique !

Le fléau des inondations est un de ceux qui par leur violence et leur rapidité, par l'étendue et l'horreur des désastres qu'ils laissent après eux, ont de tout temps été les plus redoutés des pays civilisés. Comme ceux des tremblements de terre et des incendies, il surprend les populations au milieu de leur travail ou de leur sommeil, et en quelques jours, souvent même en quelques heures, des agglomérations florissantes, des vallées où le travail humain avait accumulé les plus riches produits pendant plus d'une génération, sont transformées en monceaux de ruines, couvertes de boue et parsemées de cadavres.

Ce fléau est-il vraiment de l'ordre de ceux qui doivent nécessairement nous surprendre ? Ne pourrait-il pas être prévu ? Ses ravages ne pourraient-ils pas être, sinon conjurés, au moins atténués ? Les vies humaines, au moins, ne pourraient-elles pas, avec ce qu'il y a de facilement transportable dans les richesses humaines, être mises à l'abri ? Une inondation est-elle donc un phénomène tellement accidentel et tellement rapide qu'il ne puisse être prévu, calculé même, et annoncé à temps, sur tout son parcours, aujourd'hui que nous avons le télégraphe, autrement rapide que le plus fougueux cours d'eau ?

En présence de malheurs aussi épouvantables que ceux auxquels nous assistons, le premier devoir est certainement, avant tout, de porter promptement tous les secours, tous les adoucissements possibles, mais c'est un devoir non moins urgent de se demander s'il n'y a point de remèdes préventifs pour de pareilles catastrophes, et s'il y en a, de les signaler et de faire chacun son possible pour les faire entrer dans la voie de l'exécution.

Il est évident, pour tout homme qui veut réfléchir, qu'une inondation est un phénomène physique très-simple, l'effet de l'écoulement sur un sol de forme et de natures connues, d'une quantité d'eau déterminée et mesurable. Il n'y a rien, dans le calcul préalable des effets de l'écoulement d'une masse d'eau donnée, qui dépasse l'intelligence du premier venu de nos ingénieurs, ni les moyens matériels d'une organisation comme celle de nos services administratifs français. La meilleure preuve qu'on en puisse donner, c'est que le problème est aujourd'hui complètement résolu pour la vallée de la Seine, grâce aux études, aux travaux, à l'initiative et à la persévérance de M. Belgrand. Aujourd'hui, le niveau de la Seine, sous les ponts de Paris et de toutes les villes riveraines, est annoncé un ou deux jours d'avance par M. Belgrand à quelques centimètres

près, et tous les intéressés peuvent prendre à l'avance les mesures nécessaires.

La moindre pluie qui tombe dans les hautes vallées des affluents de la Seine est mesurée au pluviomètre ; l'effet absorbant du sol, de la végétation, de l'évaporation a été étudié en chaque saison par de nombreuses expériences comparatives ; la vitesse de descente pour chaque valeur de la crue de chaque affluent a été observée et mesurée ; il suffit que les chiffres journaliers soient envoyés à Paris par les agents du service, pour qu'une simple addition des résultats partiels fournisse sur le niveau des eaux, pendant les jours suivants, tous les renseignements désirables.

Il est vrai que la Seine a la grande majorité de son bassin sur des terrains perméables, dont la propriété absorbante empêche les crues de devenir violentes, et que le bassin latéral de l'Yonne seul se trouve un peu dans les conditions de forte pente et d'imperméabilité de terrain qui caractérise tous les affluents pyrénéens de la Garonne et de l'Adour.

Pour qu'une inondation soit à la fois subite et désastreuse comme celle qui vient de ravager les vallées de nos Pyrénées centrales, il faut le concours de trois circonstances qui se rencontrent, Dieu merci, assez rarement : une masse d'eau exceptionnelle rendue subitement libre de s'écouler, la nature imperméable du sol de tout un bassin hydrographique, enfin l'absence presque complète de réservoirs, lacs, tourbières, gazon et forêts protectrices dans un massif à pentes montagneuses.

Cette dernière condition a une importance trop souvent oubliée ou méconnue. L'inclinaison régulière et la simplicité de structure de la chaîne a empêché dans les Pyrénées la formation des grands lacs, ces modérateurs des cours d'eau, qui mettent tout excès en réserve et régularisent le cours inférieur des fleuves. Mais il faut savoir que la végétation, quand elle est puissante et étendue, peut éponger, retenir, mettre en réserve une masse d'eau tout à fait comparable à celle qu'immobilisent les lacs. Un gazon épais, avec le sol meuble qui le porte, peut retenir sur une pente une masse d'eau représentant plusieurs décimètres d'épaisseur : l'eau qui imprègne l'épaisseur souvent énorme d'une tourbière peut s'élever aux cinq sixièmes du poids total : les grandes forêts, qui sont les causes premières, les adjutants, les soutiens du sol végétal, ont ce double résultat, non-seulement qu'elles constituent aussi, en absorbant et retenant l'eau, un réservoir spongieux, mais encore qu'elles influent sur le régime des pluies, dont elles rendent le retour plus fréquents et moins violent, en déchargeant lentement l'électricité des nuages et enlevant aux averses la soudaineté et le caractère orageux.

C'est le déboisement des montagnes qui est à cet égard la principale cause de la violence des inondations, et les Pyrénées ont subi jusqu'en ces derniers temps des dévastations insensées, dont le désastre actuel est un des contre-coups.

Il faut dire toutefois qu'une rencontre assez extraordinaire de circonstances aggravantes s'est produite dans cette dernière inondation, pour la rendre plus terrible qu'on n'eût jamais pu s'y attendre. L'entassement anormal de nuées qui s'est accumulé autour du massif des Pyrénées centrales se trouvait au début à une température moyenne un peu inférieure à celle de la glace, a déposé d'abord son eau sous forme d'une neige excessive abondante, qui, en une trentaine d'heures, s'est élevée à une épaisseur de plus de 80 centimètres. Puis, sous l'influence d'un vent chaud et humide du sud-ouest, la température s'est élevée rapidement, les nuages ont pris la nature orageuse, et au lieu de neige, ont fourni une pluie diluvienne assez chaude pour fondre rapidement la neige déjà tombée, et ajouter le produit de cette brusque fusion à une quantité d'eau déjà suffisante pour produire à elle seule une crue énorme.

La somme des masses d'eau dues à ces deux causes a dépassé tout ce que pouvait faire craindre l'expérience antérieure, et augmenté le désastre de toutes les aggravations que peuvent causer la surprise et l'imprévoyance.

Nous voici ramenés à la terrible question qu'on ne peut s'empêcher de poser en face des milliers de victimes humaines qui ont perdu la vie dans ce désastre : au milieu d'une société civilisée comme la nôtre, où les applications des sciences sont des faits journaliers, communs, usuels, tenant une place importante dans tous les services publics, comment se fait-il qu'en matière aussi grave il puisse encore y avoir imprévoyance et surprise ? Comment pouvons-nous en être encore à éprouver d'aussi épouvantables conséquences d'un fait physique si simple, celui de l'écoulement, sur un sol de forme connue, d'une masse d'eau facilement mesurable, dont on peut, grâce au télégraphe, annoncer le passage dix ou vingt heures d'avance ?

Nous dépensons, malgré notre misère, bien des millions à des services publics dont l'urgence est discutable, tandis qu'il ne faudrait que quelques centaines de mille francs pour donner à tous nos bassins hydrographiques les renseignements continus qu'obtient M. Belgrand pour le bassin de la Seine. Il faudrait moins encore pour organiser dans toutes nos hautes vallées un service d'avertissement des crues analogue à celui des avertissements des tempêtes dans nos ports.

Nous croyons qu'il serait digne de la Chambre actuelle de donner cette satisfaction à l'opinion publique en ce moment.

Il y a certes du temps à attendre avant que nous n'ayons terminé l'aménagement rationnel de tous nos cours d'eau en vue de faire profiter l'industrie et l'agriculture d'une quantité suffisante de force motrice et d'irrigation, tout en portant remède aux éventualités d'irrégularité dont une longue étude apprendra la valeur possible et le degré de danger. Mais on peut dès maintenant, en supportant les dommages matériels inévitables, les atténuer en les prévoyant, et surtout organiser les précautions pour sauver les vies humaines en même temps que les richesses facilement transportables.

La meilleure preuve de la possibilité de ces précautions, c'est qu'elles ont pu être prises dans une des vallées inondées, la haute vallée de l'Adour, ou vallée de Campan, grâce à un établissement dû à l'initiative privée, l'observatoire du pic du Midi de Bigorre, et au courageux dévouement de deux hommes qui s'y sont voués volontairement à la rude vie d'observateurs.

M. le général de Nansouty et son aide, M. Baylac, dont nous avons raconté ici la périlleuse descente au milieu de l'hiver dernier, étaient montés à leur poste d'honneur le 31 mai dernier, avaient réparé les dommages causés par les neiges et les tempêtes, réinstallé les appareils et repris les observations.

À la vue de l'épaisseur et de la mollesse de la neige tombée le 21, du changement de température et de direction des nuées orageuses, le général comprit qu'une fonte subite des neiges et une irruption épouvantable des eaux dans la vallée étaient imminentes. Comme, faute de fonds suffisants, aucun fil télégraphique n'a encore été établi entre l'Observatoire et la vallée, il a fallu que M. Baylac, laissant seul, pour quarante-huit heures, son vieux président dans le pauvre bâtiment de la montagne, descendit au milieu de la tempête, par 80 centimètres de neige molle, jusqu'au fond de la vallée, renouvelant les prodiges de puissance musculaire et de courageuse sagacité qui avaient signalé la périlleuse descente de cet hiver. Les renseignements étant parvenus à M. le maire de Campan quelques heures avant l'irruption des eaux, on a pu préserver complètement les vies des habitants de toute la vallée et mettre en sûreté les bestiaux avec les objets mobiliers les plus transportables. Si l'Observatoire eût été organisé d'une manière plus sérieuse et plus digne d'un grand pays, s'il eût été seulement muni, moyennant quelques milliers de francs, d'une communication télégraphique avec la vallée et la station la plus voisine, l'avertissement eût eu lieu dix ou douze heures plus tôt, Bagnères et Tarbes, prévenues à temps, et peut-être, par contre-coup, Montauban et Toulouse eussent peut-être sauvé bien des millions de valeurs aujourd'hui perdues, et peut-être aussi, ce qui est autrement irréparable, des centaines de vies humaines, de ces pauvres victimes surprises par le fléau.

Que cette terrible leçon soit au moins un avertissement salutaire pour nous tous. Comprendons enfin que dans l'état actuel de la France il y a des économies qui nous sont interdites, et que le pire des fléaux, celui qui engendre et aggrave les fléaux matériels, c'est le fléau moral de l'ignorance et de l'insouciance.

ALBERT DUPAIGNE.

LA CHEVRE

Il n'est personne parmi nos lecteurs qui ne connaisse la chèvre. Mais tous ne savent pas les services que cet animal peut rendre. On nomme, à juste titre, la chèvre, la vache du pauvre. C'est que, en effet, elle donne aux malheureux du lait, du beurre, moins bon que le beurre du lait de vache, mais un délicieux fromage. C'est aussi la vache des sols stériles, des montagnes escarpées. La chèvre vit où nos autres animaux domestiques ne pourraient pas vivre. Dieu a voulu donner des auxiliaires à l'homme partout. La chèvre offre diverses variétés. La taille, la couleur, la plus ou moins grande finesse du poil, l'existence ou l'absence de cornes établissent ces différences. La chèvre fournit du poil pour les grosses étoffes d'une admirable solidité, et du duvet pour les étoffes les plus fines et les plus souples, réservées au luxe des familles les plus riches. Ses jambes sont élégantes et pleines d'énergie. Rien n'est gracieux comme les chevreaux prenant leurs ébats. Lamartine aimait avec passion ces jeunes animaux. Nos peintres naturalistes, ont placé les chèvres dans leurs tableaux. La Fontaine les a prises pour le sujet d'une fable. Les sculpteurs aiment à rappeler

leurs formes et leurs poses. Je voudrais être poète, peintre, sculpteur pour consacrer mes talents à vous faire aimer et admirer ces êtres que Dieu nous a donnés. — Je voudrais pouvoir raconter plusieurs histoires de la race caprine. Madame Dumont (de Montoux), dont le mari a été longtemps médecin de la Maison du Mont-Saint Michel, avait fait de deux chèvres les compagnes de ses promenades et la providence de son ménage. Que de familles doivent au concours de la chèvre pour l'allaitement des enfants, la conservation des nourrissons !... La chèvre s'habitue facilement à se laisser têter. Elle aime l'enfant auquel on l'accoutume à donner son lait. Elle accourt à ses cris et lui livre, avec amour, sa mamelle. La chèvre blanche dont le lait est plus doux, sans odeur, doit être préféré pour l'allaitement des enfants. — Nous conseillons d'employer la race sans cornes. — Le lait de la chèvre est toujours excellent, si rien ne trouble et n'agite l'existence de l'animal. L'on peut, suivant la nourriture de la chèvre, donner des qualités spéciales au lait. — Je connais une chèvre blanche si bien habituée à remplir l'office de nourrice qu'elle accourt au premier appel, saute d'un bond sur une table et attend qu'on présente l'enfant à sa mamelle. — Elle ne donne qu'avec regret le surplus du lait que son nourrisson ne peut absorber. — L'enfant vient à merveille, il rit en voyant sa nourrice et la nourrice est fière et heureuse de remplir ses fonctions de nourrice suppléante. Du pain, du sel dont elle est friande et qui ajoute à la qualité de son lait, sont ordinairement sa récompense. Puissent ces lignes faire apprécier, comme elle mérite de l'être, une excellente race de nos auxiliaires, et déterminer à employer la chèvre à l'allaitement des enfants, soit comme nourrice principale, lorsque le lait de la mère est mauvais ou lorsqu'elle n'en a pas ; soit comme nourrice suppléante lorsque le lait de la mère est insuffisant. On se trouvera mieux de ce concours que de celui des femmes mercenaires.

A. PITON DU GAULT.

RECETTES.—ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Conservation du bouillon.—On sait avec quelle promptitude le bouillon s'aigrit dans les temps chauds, tous les moyens usités pour prévenir cette altération sont sans effet, elle a lieu dans les garde-manger les mieux exposés et même dans les caves les plus fraîches, où, d'ailleurs, le bouillon est sujet à contracter un mauvais goût. Il y a un moyen fort simple, mais sûr de conserver le bouillon en tout temps ; il consiste à le faire bouillir soir et matin dans les plus fortes chaleurs, et une fois dans vingt-quatre heures dans les temps ordinaires. On peut, en usant de ce moyen, le conserver presque indéfiniment. Lorsqu'on veut conserver le bouillon suivant cette méthode, il faut le saler très-peu.

Remède contre les boutons et rougeurs.—Il faut se laver matin et soir avec de l'eau de pluie dans laquelle on aura fait tremper du persil. On met un bouquet de persil dans un verre d'eau de pluie, comme si on voulait le tenir au frais. On laisse le bouquet dans le verre d'eau depuis le soir jusqu'au matin ou depuis le matin jusqu'au soir, et, après s'être nettoyé le visage avec de l'eau ordinaire et du savon, après s'être essuyé et avoir frictionné la peau de façon à surexciter les papilles nerveuses et à dilater les pores ou petites ouvertures de la surface cutanée, on doit passer bien doucement, sur le visage, plusieurs fois de suite s'il est besoin, un vieux linge ou une éponge bien douce, amplement humectée de l'eau de pluie où le persil a trempé pendant assez longtemps.

Recette contre la brûlure.—Toutes les fois que la cuisinière se brûle au point de lui faire craindre le soulèvement de la peau, qu'elle lotionne de vinaigre l'endroit brûlé pendant quelques minutes ; la peau ne se soulève pas, et un quart d'heure ou une demi-heure après, elle ne ressentira plus de douleurs.

Autre.—La Gazette Médicale annonce que le hasard a fait trouver un moyen efficace contre la brûlure par le charbon de bois. On n'a qu'à mettre sur l'endroit brûlé un morceau de charbon refroidi et la douleur s'amortit à l'instant, au bout d'une heure le mal est complète-

ment guéri. On a fait plusieurs expériences qui ont constaté l'efficacité de cette découverte.

Emplâtre pour la brûlure d'eau.—Prenez un jaune d'œuf frais ; huile d'olives ; un peu de sel et de farine ; battez le tout ensemble, faites un emplâtre que vous appliquerez sur la brûlure.

L'ortie, remède contre les brûlures.—On guérit très-rapidement les brûlures, en Amérique, au moyen de la teinture d'ortie brûlante. On prépare la teinture en faisant infuser quelques jours dans l'alcool un plant d'ortie coupé en petits morceaux ; on imbibe un linge de cette teinture et on recouvre la brûlure qui se cicatrise très-rapidement.

THÉOLOGIES SAUVAGES

La Revue politique et littéraire contient une excellente étude sur un ouvrage récemment publié à San-Francisco et non encore traduit : *The nation races of the Pacific States*. (Les races humaines du Pacifique), par M. Hubert Bancroft. L'auteur y passe en revue les divers peuples indigènes de l'Amérique, au point de vue physiologiste et y étudie surtout les étranges théologies de ces peuples dans leurs rapports avec la tradition biblique.

Ces rapports sont frappants et d'un vif intérêt. La Revue politique les résume ainsi :

« L'Esquimau et le Koniaga, l'Apache et le Mosquito, ont chacun leur idée sur la création du monde, sur l'origine de l'homme. Du pôle au golfe de Darien, il y a un chaos de théologies, un pandémonium inimaginable d'être divins. Toutes les idées que l'imagination malade de l'homme a pu fanter, toutes les extravagances qui ont pu naître dans sa cervelle troublée par le sentiment ou la recherche du surnaturel, on peut les retrouver entre le Pacifique et les monts Rocheux.

« Ce qui est plus intéressant pour nous, c'est de retrouver chez les Peaux-Rouges des mythes analogues à ceux que nous ont conservés la Bible et les traditions sémites, aryennes ou helléniques. Les Mexicains racontent un déluge qui rappelle celui de Deucalion, de Noé et du fragment d'épopée assyrienne retrouvé sur les briques de Ninive. Un seul couple humain échappa au désastre en se réfugiant dans un canot formé d'un tronc de cyprès : l'homme s'appelait Coxcox et la femme Xochiquisal. Quand les eaux commencèrent à baisser, leur arche s'arrêta sur le pic de Colhuacan, l'Ararat mexicain. Dans le Michoacan, Coxcox cède la place à Tezpi, qui, de même que le Noé des Hébreux, construit, non pas un simple canot, mais un grand vaisseau dans lequel il prend place avec ses enfants et des couples de diverses espèces d'animaux. Quand les eaux commencent à baisser, il envoie aux informations un vantour : comme le corbeau de l'arche, il a trouvé quelques carcasses à dévorer et n'est pas revenu. L'oiseau-mouche part à son tour et, comme la colombe de Noé, revient annoncer que la terre se couvre de verdure. L'arche de Tezpi s'est également arrêtée sur le Colhuacan.

« Dans le pays de Cholula, on raconte que c'est dans une caverne que se sauvèrent les sept survivants de l'espèce humaine, et qu'ils y restèrent enfermés jusqu'à ce que les eaux se fussent retirées. Alors ces hommes, qui étaient des géants, commencèrent à élever avec des briques une pyramide colossale. Djà ses assises menaçaient d'atteindre les nuages et de toucher au ciel ; mais les dieux jaloux envoyèrent le feu d'en haut sur les constructeurs de cette tour de Babel, sur ces émules des Titans helléniques, et l'œuvre téméraire resta inachevée.

Les pratiques religieuses primitives des Mexicains offrent des analogies non moins frappantes avec celles du bouddhisme et des religions chananéennes, et même chose

singulière, dans une certaine mesure,—sauf le côté sauvage,—avec le christianisme.

« Ils administraient un baptême aux enfants nouveau-nés, et comme ce baptême suivait de près la naissance, il est évident qu'il était destiné à laver une tache originelle. La croyance à une chute de l'homme et à la nécessité de s'en relever est encore attestée par les nombreuses mortifications que s'imposaient les prêtres, les moines et le peuple, jeûnant, veillant, se faisant des incisions, comme ces prêtres de Baal dont parle la Bible. Ces incisions étaient aussi imposées aux dévots par leurs directeurs spirituels, en manière de pénitences. On tirait du sang au patient, tantôt de ses oreilles, si ces oreilles étaient coupables de paresse à écouter la parole divine, tantôt de sa langue, si sa langue était accusée de blasphèmes ou de paroles irrévérencieuses, tantôt de ses bras ou de ses jambes, s'ils avaient servi d'instruments au péché. On se confessait au Mexique ; mais c'était un sacrement qui ne s'administrait qu'une fois dans la vie, et l'absolution du prêtre avait la vertu non-seulement de délier de la peine encourue dans l'autre vie, mais de préserver des peines temporelles et de la vindicte publique auxquelles on s'était exposé dans la vie présente.

NOUVELLES DIVERSES

Nous donnerons la semaine prochaine la gravure de l'écusson historié qui surmonte le fronton du Bureau de Poste. Cette œuvre d'art est le résultat de la collaboration du maître, M. Bourassa et de son élève M. Ph. Hébert.

Une lettre pastorale, invitant les fidèles à porter secours aux inondés du Midi de la France a été lu le 25 ultimo, dans les différentes églises de Québec.

Dimanche, le 25 du mois passé, on a lu, dans toutes les églises de la ville, une lettre de Sa Grandeur Mgr. de Montréal, invitant la population à souscrire en faveur des malheureux inondés du Midi de la France.

L'estacade du gouvernement, sur le St. Maurice, s'est rompue il y a huit jours. Il paraît que dix mille billots, appartenant à différentes maisons, ont été entraînés dans le St. Laurent.

Le gouvernement fédéral a donné ordre de construire une résidence pour le lieutenant-gouverneur du Nord-Ouest au Fort Pelly. Cet édifice coûtera environ \$15,000.

La Gazette de Sorel annonce qu'elle a l'assurance que le chemin à lisses de Richelieu, Drummond et Arthabaska sera bientôt une voie ferrée. Il fonctionnerait cette automne entre Sorel et Drummondville. Les travaux commenceront sous peu.

Le nombre d'immigrants arrivés durant les premiers mois de cette année, dans les ports d'Ottawa, de Kingston, Toronto et London s'élève à 8,113. Le nombre de ceux qui sont arrivés l'an passé durant la même période de temps est de 8,114.

M. Notman a été nommé photographe de la commission du centenaire de Philadelphie. C'est un hommage à son talent et un honneur pour le Canada. On doit faire ériger sur le terrain de l'exposition un bâtiment qui aura 100 pieds sur 150, et dans lequel s'établira M. Notman et son nombreux personnel, au nombre de 100 au moins.

Pendant le terrible orage de jeudi, 22 du mois dernier, une femme a été foudroyée à Cranbourne, township du comté de Dorchester. Elle tenait son petit enfant dans ses bras et cherchait à calmer ses frayeurs, lorsque survint un éclair violent. Elle s'affaissa sur elle-même et le mari, accouru de la chambre voisine pour lui porter secours, la trouva sans vie. Chose surprenante, le jeune enfant n'avait reçu aucune atteinte de la foudre qui a tué sa mère.

Le P. Félix Charmetant, supérieur des Missions d'Afrique, parti, il y a peu de jours, du Canada, où il a passé plusieurs mois à quêter pour l'Œuvre des Orphelins Arabes, a été mandé en France par dépêche de son archevêque Mgr. Lavergne pour aller, à la demande pressante du gouvernement français, fonder à Tunis une station de missionnaires. Ces missionnaires desserviront, en même temps, la chapelle bâtie à l'endroit même où expira le roi saint Louis en exprimant le vœu que l'Évangile soit, un jour, prêché aux populations africaines.

On nous écrit d'Ottawa que les représentants de la presse accompagneront le professeur Squires dans son ascension en ballon le jour de la célébration du centenaire d'O'Connell.

La banque City Bank of Montreal et la Banque Royale Canadienne viennent de se fusionner et ne forment plus maintenant qu'une seule institution monétaire ayant pour président du Bureau de Direction, Sir Francis Hincks.

L'Echo de Lévis annonce que la compagnie du chemin de Lévis et Kennebec a reçu de son agent, en Angleterre, instructions de continuer de suite les travaux sur quinze nouveaux milles de la voie. Le chemin sera très-probablement complété jusqu'à St. Joseph, cet automne.

M. Raymond Beulac, de la maison Coulezon et Beulac, marchands d'ornements d'église de la rue Notre-Dame, expose depuis quelques jours dans les vitrines dans son établissement, un magnifique Christ en bronze, œuvre de Barbedienne, célèbre artiste français. Ce Christ vaut \$80 et M. Beulac le met en loterie. Les billets sont au nombre de deux cents, et se vendent \$1 chacun. Le produit de la loterie, M. Beulac l'enverra aux malheureux inondés du Midi de la France, ses compatriotes.

C'est là une œuvre de charité, une excellente inspiration, dont on ne peut que féliciter M. Beulac.

Un télégramme d'Ottawa, annonçait le 27 juillet, qu'un nommé Adams ayant tenté de se suicider en se précipitant dans le canal, avait été « sauvé par un navigateur. » Le sauveteur d'Adams est un jeune élève du collège d'Ottawa, Henri Gérin-Lajoie, fils de l'Assistant-Bibliothécaire du Parlement, qui, se trouvant par hasard dans les environs, n'hésita pas à se jeter à l'eau, et réussit, avec l'aide d'un camarade du nom d'O'Brien, à pousser vers la berge le corps déjà inerte de cet infortuné. Ce n'est qu'après quelques minutes qu'il reprit connaissance et put être transporté à la ville dans une embarcation.

Les concours de l'Académie de Musique ont eu lieu cette année à Québec, dans la grande salle des séances de l'École Normale.

Les juges présents étaient M. l'abbé Lagacé, MM. Ernest et Gustave Gagnon, de Québec ; MM. Bohrer, Boucher, Saucier et Labelle de Montréal.

En l'absence de M. C. Delille, M. E. Dugal remplissait la charge de secrétaire.

Voici les noms des concurrents heureux : Mesdemoiselles B. Coote et L. DeMartigny, élèves de M. Gustave Gagnon, et Mlle Piquet, MM. Bernier, A. Defoy et Boucher.

La collation des diplômes a eu lieu publiquement à 2 heures de l'après-midi.

M. l'abbé Lagacé prononça un discours heureux dans lequel il félicita hautement les concurrents de leur succès.

Fondée depuis deux années seulement, cette institution promet de rendre de sérieux services, et favorisera la propagation des études musicales dans le pays.

SEMAINE POLITIQUE

Chez nous les regains de la politique ont donné dans la dernière semaine, l'élection d'un député pour le Saguenay, M. William Price, et la retraite du membre de Montréal-ouest, M. MacKenzie.

Le premier s'est fait élire quoique absent du pays, il voyageait en Europe ; le second s'est démis de sa charge en plein procès électoral.

Chez nos frères d'Ontario, un changement est survenu dans le cabinet local : M. S. C. Wood, membre pour Victoria Sud, a prêté serment devant le lieutenant-gouverneur comme secrétaire provincial et commissaire de l'agriculture, en remplacement de l'hon. Archibald McKellar, dont la démission a été acceptée.

En Angleterre, deux choses importantes occupent l'esprit public, l'une qui vient de se terminer, l'autre qui commencera bientôt. Celle-ci concerne le prochain voyage du prince de Galles aux Indes.

Le prince quittera l'Angleterre vers le 17 octobre, et son voyage durera six mois. L'aller et le retour s'effectueront à bord du *Séraphis*, accompagné par l'*Osborne* ; l'Amirauté estime qu'ils coûteront 52,000 livres sterling. Du moment où le prince abordera le rivage indien, il deviendra l'hôte du vice-roi. Les frais de séjour,

confinés seulement « aux rites de l'hospitalité, » s'élèveront à 30,000 livres et seront à la charge du Trésor de la grande colonie. En ce qui est du caractère et de l'objet de l'excursion de Son Altesse Royale, M. Disraeli a dit :

« Le prince ne se rend pas aux Indes comme représentant de Sa Majesté, mais comme d'héritier présomptif de la couronne. C'est en cette qualité que Son Altesse présidera à une investiture de l'Étoile de l'Inde et cette cérémonie sera probablement la plus importante de celles auxquelles participeront l'auguste voyageur et les souverains indigènes. »

L'autre événement se rapporte à une question pendante entre l'Angleterre et le Portugal, à l'endroit de la possession d'une partie de la côte de la baie de Lagoa, sur la côte orientale d'Afrique, et qui avait été soumise par ces puissances à l'arbitrage de la France. M. le président de la République s'est récemment prononcé sur cette question et a donné gain de cause au Portugal.

Calme plat aux États-Unis. On nous informe de Washington que les trois seules nations européennes qui ne figureront pas officiellement à l'exposition sont : l'Italie, vu les dépenses ; la Grèce, pour le même motif ; et la Russie, à cause de la froideur du czar envers le président Grant, laquelle date de la visite du Grand Duc Alexis.

Une communication officielle faite par M. Caillaux, ministre des travaux publics, à l'Assemblée Nationale, évalue les dommages causés aux propriétés par les inondations, dans le midi de la France, à 75,000,000.

Le pasteur Athanase Coquerel est mort. M. de Beaumont-Vassy, écrivain politique, ex-membre de l'Assemblée Législative de 1849 et ex-préfet de l'empire, vient aussi de mourir à l'âge de 59 ans.

Le comité de permanence de l'Assemblée Nationale, nommé pour diriger les affaires durant la prorogation, se compose de 12 députés de la droite, de 2 du groupe Lavergne, et de 11 de la gauche.

Au sujet des troubles qui viennent d'éclater en Turquie voici ce qu'on écrit de Raguse :

« Les insurgés de l'Herzégovine ont été attaqués, vendredi dernier, par les troupes turques près de Nevesina et un combat acharné s'est engagé. Le nombre des tués et des blessés a été considérable des deux côtés, mais on ne connaît pas le résultat de l'affaire. »

« Samedi, les Turcs sont sortis de Stolatz et ont attaqué les insurgés près de Dabra. Quatre compagnies ont cherché, mais vainement, à prendre ces derniers de flanc. La lutte a duré toute la journée. »

« Les Turcs ont incendié Gortlitz. »

« Si c'est le commencement d'un soulèvement définitif des districts chrétiens, la situation deviendra assez grave pour donner de l'embarras à la diplomatie européenne. »

En Espagne, Don Alphonse et Don Carlos viennent d'entrer en correspondance. Don Carlos déclare dans sa lettre au souverain régnant, que la cruauté des mesures ordonnées par le gouvernement de Madrid est sans précédent, et que, comme le sang des martyrs, elle fera sortir des carlistes partout. Quant à lui, Don Carlos, venu dans le pays pour être roi de tous les Espagnols, il permet aux alphonstistes de vivre tranquillement sur le territoire dont il est maître. Il a confiance dans le succès parce qu'il est impossible à l'Espagne d'être florissante sous des gouvernements de hasard.

Les collèges électoraux de la Bavière se sont réunis pour nommer les membres de la chambre basse ; celle-ci se compose de 79 ultramontains et de 76 libéraux.

A. ACHINTRE

Le Monument de la Reconnaissance

Les journaux de Sherbrooke nous annoncent que l'on vient d'ouvrir une souscription, dans le comté de Compton, pour ériger un monument à la mémoire de feu M. James Ross, qui représenta ce comté à la législature provinciale pendant plusieurs années.

Le monument sera placé dans le village de Gould, dans le canton de Lingwick, où réside la famille du regretté défunt.

Monsieur Ross a été l'un des pères de ce comté, et le premier colon du canton de Lingwick. Son nom se trouve ainsi attaché à toutes les grandes entreprises et à tous les mouvements du progrès dans cette partie du pays.

C'était un homme aux vues larges. Jamais il ne se laissa dominer par les influences mesquines de partis, ou de races ; — et bien qu'il ne fut pas catholique, la population catholique du comté de Compton n'eut jamais de plus franc ni de plus sincère ami. Justice envers tout et respect des droits d'un chacun, telle a été la règle de conduite de toute sa vie et la cause de cette popularité qui lui a survécu et qui ne périra point, parce qu'elle tient au cœur de la population au milieu de laquelle il a dépensé son énergie et son travail.

Monsieur Ross est mort à sa résidence de Gould, il y aura bientôt deux années. Il a laissé à sa famille une honnête aisance, acquise à la sueur de son front, et un nom estimé et respecté de tout ceux qui ont eu l'avantage de connaître cet honorable citoyen.

C'est en récompense des services rendus à son comté et à l'honneur de ses vertus civiques et domestiques que ses concitoyens se réunissent pour ériger un monument destiné à publier la reconnaissance du comté de Compton envers celui qui fut toute sa vie un citoyen honorable et dévoué à son pays. — (Communiqué).

Montréal, juillet, 1875.

LE MOT DE L'ENIGME

« Ce qu'il y a de plus digne d'être montré aux hommes c'est une âme humaine. »
 « The one thing worth showing to mankind is a human soul. »
 (BROWNING.)

XXXVIII

(Suite)

— Entre mon violent ressentiment contre Lorenzo et mon violent attrait pour Gilbert, je m'en allais loin de Dieu, Stella. Un seul moment de grâce extraordinaire a suffi pour me le faire comprendre. Je vois clair maintenant ; je ne cherche plus le bonheur, je le possède.

En m'entendant d'abord prononcer ainsi le nom, toujours évité entre nous jusqu'à, de Gilbert, les prunelles de Stella se dilatèrent, et, à mesure que je parlais, elles prirent cette intensité de couleur et d'expression que toute émotion leur communiquait. Cependant elle se contenta de me dire :

— Je ne te comprends pas tout à fait, Ginevra, je l'avoue ; mais je te vois heureuse et courageuse, cela me suffit.

Après un moment de silence, je repris :
 — A mon tour, Stella, me permets-tu de te faire une question ?

Elle rougit sans me répondre. Alors je me hâtai de lui dire que ma question regardait Frank Leslie. À ce nom, elle reprit sa physionomie habituelle, et le double sourire de ses yeux et de ses lèvres éclaira son visage.

— Parle, assurément ; demande tout ce que tu voudras.

— Eh bien ! il est venu hier, d'un air sombre, m'annoncer son départ. Ai-je eu tort d'imaginer que tu n'y étais pas étrangère ?

— Non, répondit-elle en riant, s'il est vrai toutefois qu'il ne puisse pas demeurer à Naples sans m'épouser, car je ne lui ai pas donné autrement l'ordre de quitter ces lieux.

Je voulais chercher à lui en faire dire un peu davantage, et je répliquai :

— Mais enfin Frank Leslie est bon, beau, brave, très-riche, dit-on, et bien né ; tu es difficile, Stella.

— Oui, peut-être, me répondit-elle avec agitation et une sorte d'impatience.

Puis sa voix prit un accent de mélancolique angoisse, et elle me dit :

— Ginevra, ne me parle jamais, je t'en prie, ni d'avenir ni de bonheur. Je ne sais si je serai jamais plus heureuse qu'aujourd'hui, mais je sais que je peux l'être moins... Oh ! que rien de ce que je possède ne me soit ravi ! je n'en demande pas davantage.

Elle frissonna et se tut, comme si elle ne voulait pas même articuler ce qu'elle redoutait. Ce n'était pas la première fois que je la voyais ainsi saisie d'une sorte de terreur lorsqu'on prononçait l'un ou l'autre de ces deux mots : « avenir » ou « bonheur. » On eût dit qu'elle se croyait destinée à ne connaître aucun bonheur nouveau, à moins que ce ne fût au prix de celui qu'elle possédait, et cette pensée faisait apparaître à ses yeux une vision pleine d'épouvante.

Pauvre Stella ! Hélas ! pauvres joies de la vie ! Ou en être privé, ou bien trembler de les perdre ! c'est à dire ne les posséder qu'avec une appréhension poignante qui empoisonne chaque heure de leur durée, et qui s'accroît de plus en plus à mesure qu'elles se prolongent !...

Est-il donc nécessaire, en vérité, qu'une lumière surnaturelle frappe nos yeux pour nous obliger à reconnaître que la terre n'est qu'un lieu de promesses dont toutes les réalisations sont ailleurs ?

XXXIX

Le lendemain, à une heure qui n'était point celle de ses visites ordinaires, je vis entrer Lando dans le petit salon voisin de ma chambre à coucher, où je me tenais ordinairement le matin. Il avait l'air tellement plus grave que de coutume, que je crus qu'il venait m'apprendre quelque échec survenu à ses espérances matrimoniales. Mais, cette fois encore, c'était de moi, et non de lui, qu'il s'agissait.

— Chère cousine, me dit-il sans préambule, je viens à cette heure indue, parce qu'il faut que je vous parle sans témoin. J'ai quelque chose de sérieux à vous dire.

— Quelque chose qui vous regarde, Lando ?

— Non, qui regarde Lorenzo et vous. Mon cœur battit. Qu'allait-il encore me dire ? quelle nouvelle espérance allait-il encore briser ?

— Mon Dieu ! lui dis-je en exprimant sur le champ l'objet unique de ma mortelle terreur, allez vous m'apprendre que donna Faustina est à Naples, ou que Lorenzo est parti pour la rejoindre ?

— Donna Faustina ? Eh ! non. Plût au ciel qu'il fut question d'elle, et que vous n'eussiez rien de plus sérieux à redouter de la part de Lorenzo qu'une promenade insensée de plus, dût-elle l'entraîner jusqu'au delà de la mer Noire ! Non, il ne s'agit pas du cœur de votre époux, qui vous préoccupe plus qu'il ne le mérite, mais bien de sa fortune et de la vôtre.

Je respirai en entendant ces mots, et j'eus l'air si visiblement soulagé, que Lando en fut impatienté :

— Que les femmes sont donc singulières et peu pratiques ! s'écria-t-il. Vous voilà, en apparence, toute tranquillisée, parce que je vous ai rassurée sur un point moins important, au fond, que celui dont il s'agit !

— Je suis juge de cela, n'est-il pas vrai, Lando ? lui dis-je gravement.

— A la bonne heure. Je ne discuterai pas cette appréciation avec vous. Mais songez donc, ma chère cousine Ginevra, que, si je suis bien informé, il s'agit pour vous, comme pour lui, de la perte tout entière de ce que vous possédez ! Lorenzo a joué d'une façon effrénée ! Il avait fait en ma présence de si belles résolutions en quittant Paris, qu'il n'a pas dédaigné de se cacher de moi autant que de vous. Cela allait donc déjà fort mal. Mais depuis son retour de Milan, pressé, je le suppose, par un besoin fou de se distraire, et peut-être aussi par celui de réparer des brèches qui commençaient à l'éfrayer lui-même, il a ajouté la Bourse au reste. On lui a entendu dire un jour qu'il comptait tripler sa fortune ou la perdre tout entière. L'un ou l'autre devait arriver en effet. Ma chère cousine !... il ne l'a pas triplée, et l'autre alternative est très-grave.

Je l'écoutais avec attention, mais avec une tranquillité qui n'était pas seulement extérieure.

— Mais vous n'entendez donc pas ? me dit-il avec plus d'impatience encore qu'auparavant, qu'il s'agit pour vous de la perte de tout ce que vous possédez ? oui, de tout !... Que diriez-vous, par exemple, continua-t-il en regardant autour de lui,

s'il fallait voir s'évanouir entièrement toute cette magnificence dont vous êtes environnée, et à laquelle vous êtes habituée ; si cette maison elle-même, si tous les objets précieux qu'elle contient, si tout cela allait enfin disparaître à vos yeux sans retour ?

— Je dirais... Mais peu importe ce que je dirais ou penserais en pareil cas. Pour le moment, Lando, rien n'est perdu, puisque enfin notre procès de Sicile une fois gagné, toute crainte de ruine est chimérique. Permettez-moi donc, en attendant, de ne pas partager votre épouvante.

— Oui, je sais que, plaidée par votre père, cette cause est gagnée. Mais si quelque changement radical ne se produit pas dans les habitudes de Lorenzo, il en sera de l'immense fortune qui l'attend comme de celle qu'il a achevée de dissiper.

— Aussi, Lando, dès que l'issue du procès sera assurée, j'ai formé le projet d'obtenir de lui de partir, et de m'emmener, pour faire un de ces grands et lointains voyages, tels qu'il en a tant accomplis autrefois. Nous finirons bien ainsi, je pense, par atteindre des régions où les cartes sont ignorées, et où il n'entendra plus parler ni de dés, ni de roulette, ni de Bourse.

— Ni de donna Faustina, d'aucune sorte, n'est-ce pas, ma cousine ? me dit-il en riant. Mais ce n'est pas tout de bon que vous songez à vous expatrier vous-même ainsi pour un temps indéfini, à quitter le monde civilisé, pour aller partager la vie qu'il mène pendant ses extravagants voyages ?

— Je n'hésiterais pas un seul instant, je vous le jure ! répondis-je avec chaleur. Je m'estimerai la femme du monde la plus heureuse, si je puis obtenir qu'il se rende à mon désir.

— Alors, me dit-il avec émotion, vous pourrez le sauver réellement, car il lui faut maintenant une distraction puissante, un changement complet et radical, un changement qui bouleverserait, en vérité, sa vie tout entière. Rien de moins ne sera efficace. Mais vous êtes bien admirable, cousine Ginevra, il faut l'avouer !

— En quoi, Lando, s'il vous plaît ? Vous verrez que, d'ici à un an, vous trouverez ma conduite très-simple, et j'aime à croire que Teresina sera du même avis.

— Peut-être. Mais c'est qu'aussi, je vous le proteste, j'ai l'intention de me conduire tout autrement que Lorenzo. J'ai fait de grandes folies, Dieu le sait ; mais il y a un terme à tout, et, en vérité, j'espère ne jamais imiter les siennes.

— Assez, Lando ! Vous me faites mal et vous me faites de la peine.

Il se tut et me quitta peu après, me laissant préoccupée, mais au fond, fort peu troublée de sa révélation. Oh ! quelle vie, quel repos, cet amour caché me faisait connaître ! Cependant il ne me restait rien de l'exaltation de mon premier moment de transport, et je n'étais point non plus devenue insensible. Je voyais bien s'amoncèler les nuages, je sentais que j'étais environnée de toutes sortes de menaces ; mais je ne pouvais plus éprouver ce vague et terrible effroi que cause l'inquiétude de l'avenir. Que pouvait-il m'arriver ? quelles tempêtes, quels dangers pouvais-je craindre ? avec ce sentiment distinct et lucide d'un appui inébranlable, d'un secours assuré, d'un amour toujours présent et vigilant, d'un amour plus tendre qu'aucun de ceux de la terre, d'un amour infini ! — ce qu'aucun d'eux ne peut être. Même ici-bas, nous dormons en paix sur la mer la plus agitée lorsque nous sommes sûrs de la main qui nous guide. Que serait-ce si nous savions que cette main est maîtresse des flots eux-mêmes, et peut les apaiser à son gré ?

Cette conversation avec Lando ajouta cependant beaucoup à mon désir de quitter Naples, et ce fut avec une véritable joie que je vis enfin arriver le jour de notre départ.

Je faisais joyeusement, et de bonne heure, mes préparatifs dans ma chambre, où Lorenzo entraît bien rarement, lorsque je fus doublement émue de le voir soudainement apparaître. Mais dès que j'eus regardé un instant son visage pâle et bouleversé, je compris qu'il venait m'apprendre une effrayante nouvelle. Toutefois ma pensée n'alla pas d'abord au-delà de celle que m'avait suggérée Lando, et je m'écriai :

— Parlez sans crainte, Lorenzo, j'ai le courage de tout entendre.

Mais lorsqu'il m'eut répondu, ce fut à mon tour de pâlir, de pousser un cri d'angoisse, et de tomber à ses pieds, terrassée de surprise et de douleur.

Mon père n'existait plus ! A l'heure même où il rassemblait les derniers documents qui devaient compléter sa plaidoirie, dans ce cabinet de travail où mon souvenir allait toujours le chercher, à cette place même où il m'avait si longtemps gardée près de lui, il avait été foudroyé par la mort. Personne n'était près de lui. Au

bruit de sa chute, le vieux serviteur qui se tenait toujours dans la pièce voisine était accouru, mais en vain. Aucun secours n'avait pu le rappeler à la vie!

Ce coup fut terrible: terrible en lui-même, et terrible aussi pour moi, par ses effets. Le premier fut une déception immédiate de ma nouvelle espérance. Lorenzo était plus que jamais obligé de partir; mais il refusait maintenant absolument de m'emmener avec lui. Il ne semblait pas même comprendre que je pusse le désirer. A ses yeux, le seul motif de ce voyage n'existait plus. Je n'irais plus désormais chercher en Sicile que les émotions les plus navrantes, et son devoir était de me les épargner. Je ne savais que répondre. Je n'osais insister, de peur de l'irriter au moment même où la compassion que je lui inspirais pouvait aider ce léger retour de tendresse que je croyais apercevoir. D'ailleurs, j'eus peu de temps pour réfléchir; car entre le moment où cette fatale nouvelle me parvint et celle du départ de Lorenzo, quelques heures seulement s'écoulerent, après lesquelles je demeurai seule, livrée à ma douleur, à l'amertume d'un mécompte que rien ne m'avait fait craindre, et au souvenir mélangé et inexplicable des adieux de Lorenzo!

Il était évident qu'il n'avait attribué mes larmes qu'à ma douleur filiale. Tant de fois, en effet, je l'avais vu partir sans en répandre, qu'il ne pouvait songer aujourd'hui que son départ les faisait couler presque autant que mon malheur. Il avait même eu l'air surpris de me voir insister pour l'accompagner jusqu'au bateau sur lequel il devait partir, et y demeurer près de lui jusqu'au dernier moment.

Il ne devina point que j'aurais voulu lui demander à genoux la grâce de lui pardonner! que j'aurais voulu implorer la permission de l'aider à briser les liens funestes qui enchaînaient ses nobles facultés! d'arracher, pour ainsi dire, le masque qui me cachait jusqu'aux traits de son visage! Oh! je voulais le sauver! je voulais rendre à elle-même cette âme unie à la mienne! Cette vive aspiration ressentie naguère, et dissipée ensuite au triple souffle de la frivolité, de la jalousie et de la tentation, elle renaissait aujourd'hui puissante et forte, pour ne plus jamais défailir! et, pour la réaliser, j'étais prête à tous les sacrifices, à tous, même à celui de les savoir à jamais ignorés! Cependant j'aspirais aussi à reconquérir son cœur! Il m'appartenait du même droit divin qui lui avait rendu le mien. Je voulais le reprendre, et je sentais que ce désir quelque ardent qu'il fût, n'altérerait nullement la flamme intérieure et divine qui les alimentait tous désormais, ceux de la terre comme ceux du ciel!

Il ne devina, hélas! rien de tout cela. Cependant, lorsque je levai les yeux pour lui dire adieu, il vit sans doute dans mon regard le tendre et douloureux regret dont je ne pus réprimer l'expression, et le sien me fit tout à coup tressaillir d'espérance! On eût presque dit qu'une étincelle électrique faisait communiquer nos deux âmes sans l'aide du langage. Mais ce fut plus passager encore que n'eût été cette étincelle, plus fugitif que le plus rapide éclair après lequel tout retombe dans la nuit!

Son regard redevint plus troublé que jamais, son front plus sombre et plus soucieux qu'auparavant, et une terrible pensée sembla se réveiller. Toutefois, tandis qu'il continuait à me regarder, il repoussa le petit chapeau de paille que je portais, et relevant mes cheveux de sa main, par ce même geste caressant et protecteur qui lui était familier naguère, il embrassa mon visage et mon front, et, me serrant un instant contre son cœur, il me dit ces étranges paroles: «*Quoi qu'il arrive, il faut que tu sois heureuse, Ginevra! Promets-le-moi!*»

J'étais rentrée depuis bien longtemps, et j'avais vu disparaître entre Capri et l'extrémité de la côte de Sorrento les derniers nuages de la fumée du bateau à vapeur, sans avoir pu toutefois me décider encore à quitter la partie de la terrasse d'où l'on pouvait apercevoir au plus loin la mer. Je demeurais les yeux fixés sur l'horizon, regardant les vagues agitées par un lugubre vent de *sirocco*, qui faisait entendre au loin ce bruit sourd et plaintif dont le gémissement ajoute si fort à la tristesse particulière que l'on éprouve à Naples lorsque le bleu du ciel s'efface et que l'éclat du soleil disparaît. Ailleurs, l'arrivée du mauvais temps n'a rien qui étonne; mais à Naples elle surprend toujours, et inquiète comme un phénomène anormal, de même que la soudaine gravité d'un visage souriant attristé et effrayé davantage que celle d'une figure naturellement austère.

Je demeurais donc là, songeant à mes espérances de la veille, à mon soudain mécompte, et à sa cause douloureuse; à ce

départ de Lorenzo sans moi, à son regard, à ses paroles mystérieuses, à ce dernier mouvement de tendresse.

«*Oh! pourquoi, coûte que coûte, me répétais-je, ne l'avais-je pas accompagné?*» Et alors ma pensée le suivait sous ce cher toit que je ne devais plus jamais revoir, dans ce vieux palais de Messine où j'avais vécu enfant, heureuse et idolâtrée sous les yeux de celle qui m'apparaissait toujours comme une vision céleste, et près de laquelle je revoyais mon père «*mon père bien-aimé!*» Je proférais ces derniers mots tout haut, en regardant avec des yeux remplis de larmes la mer sombre et agitée qui me séparait de lui dans la mort comme dans la vie.

En ce moment j'entendis près de moi la voix de Lando. Il était là sans que je m'en fusse aperçue. Avec le bon cœur qui rachetait chez lui la plupart de ses défauts, il était venu pour me plaindre et me consoler à sa manière.

—*Ma pauvre cousine! Je suis consterné!..... C'est un malheur affreux, irréparable! Il me semble en être atteint non moins que vous.*

Puis, après un moment de silence, il poursuivit:

—*Et que va-t-il arriver maintenant? C'est dans trois jours que le grand procès se juge et que votre cause doit être enfin plaidée. Quel avocat, bon Dieu! pourra-t-on trouver qui puisse, je ne dis pas égaler, mais remplacer en aucune façon l'habile et illustre Fabrizio dei Monti!*

XL

Les premiers jours de deuil, d'inquiétude et d'attente qui suivirent celui-là, je les passai presque seule, ne sortant que pour aller au couvent, et ne voyant chez moi que Stella et ma tante, qui, bien que ressemblant fort peu à son frère, l'aimait tendrement et était inconsolable de sa perte.

Au bout d'une semaine cependant, je commençai à m'étonner de n'avoir pas encore reçu de nouvelles. Le procès devait être terminé. Je m'attendais presque déjà à voir revenir Lorenzo, en tous cas, à recevoir une lettre de lui. Mais je n'en reçus point, je n'appris rien, et je demeurai ainsi en suspens une durée de temps inexplicable. Enfin je reçus deux lignes écrites à la hâte, non pas de mon mari, mais de mon frère:

«*J'arriverai le lendemain du jour où ce mot te parviendra. Je te dirai tout de vive voix. Aies du courage.*

MARIO.»

Lando était présent lorsque ce billet me parvint. Je le lus tout haut:

—*Ah! ciel! s'écria-t-il, le procès est perdu, cela est manifeste! Il vous le fait assez clairement comprendre!... Et, en vérité, je ne vois pas ce qu'il peut avoir maintenant de pire à ajouter à cela.*

Il m'en dit beaucoup plus long, mais je ne l'écoutais pas; je lisais et relisais ces lignes. Pourquoi Lorenzo ne m'avait-il pas écrit? Pourquoi Mario venait-il, et pourquoi ne me disait-il pas que Lorenzo venait avec lui? Pourquoi ne prononçait-il pas même son nom?... Je n'osais pas m'avouer les folles terreurs qui me passaient par l'esprit; mais je me souvenais de ses paroles étranges, de son regard, de sa voix, de toute son attitude au moment où il m'avait dit adieu, et tout prenait à mes yeux un aspect formidable. Une vision se dressait devant moi, que je n'osais envisager, de peur de perdre la raison, et avec elle, le bienheureux souvenir qui était toute la force de ma vie! Je souffris cette nuit-là comme je n'avais pas souffert depuis les heures de douleur et de remords qui avaient suivi la mort de ma mère!

MME. AUGUSTUS CRAVEN.

(A continuer)

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladies de bronches, maux de Gorge et Consommation, produisent toujours l'effet désiré.—Lafond et cie. 25 cents la boîte.

Dans une compagnie d'assurance et dans toute entreprise financière, si les Directeurs sont des hommes de capacité connue pour les affaires, et de fortune, ils apportent cet élément de stabilité et de force, qui dans ces temps de concurrence est d'une telle importance dans la conduite des opérations.

C'est cet élément que la Compagnie *Stadicon*, assurance contre l'incendie dont les bureaux sont No. 13 Place-d'Armes à Montréal, a su se donner par le choix de ses directeurs locaux.

COMPAGNIE D'ASSURANCE "LA ROYALE CANADIENNE."

Capital. - - - - - \$6,000,000
Fonds Disponibles, au-delà de - - - - - \$1,031,000

DIRECTEURS:

JOHN OSTELL, Directeur "La Nouvelle Compagnie du Gaz."
ANDREW WILSON, Directeur "La Nouvelle Compagnie du Gaz" et "La Compagnie des Chars Urbains."
M. C. MULLARKY, Vice-Président "Le Crédit Foncier du Bas-Canada," Vice-Président de la "Compagnie de Caoutchouc de Québec," et Président de la "St. Pierre Land Co."
J. ROSAIRE THIBAudeau, Directeur "La Banque Nationale."
J. F. SINCENNES, Vice-Président "La Banque du Peuple."
W. F. KAY, Directeur "Banque des Marchands du Canada."
HORACE AYLWIN, Port Hope.
ANDREW ROBERTSON, Vice-Président "Chambre de Commerce de Montréal et de la Chambre de Commerce de la Péninsule."
DUNCAN MCINTYRE, de MM. McIntyre, French & Cie., Négociants.

OFFICIERS:

Président: J. F. SINCENNES.
Gérant Général: ALFRED PERRY.
Gérant de la Marine: CHS. G. FORTIER.
Vice-Président: JOHN OSTELL.
Secrétaire: ARTHUR GAGNON.

Assure toute description de Risques contre le Feu, Cargaisons et Coques de la navigation intérieure; aussi Cargaisons océaniques et Frêts sur les steamers et vaisseaux à voile de première classe.

BUREAU PRINCIPAL: 160, RUE ST. JACQUES, MONTREAL. 5-46-52-1

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un feu chaque.

MARIAGES

En cette ville, le 20 de juillet, à l'Eglise Notre-Dame, par le Rév. Messire Sentenne, M. Louis A. Cadieux, marchand, à Deile Marie-Sophie-Elizabeth Hébert, ci-devant de Laprairie. Pas de carte.

En cette ville, le 27 juillet, à la cathédrale, par le Rév. P. C. Dufresne, chanoine, Joseph Leboeuf, 6er., avocat, de Cohoes, N. Y., à Demoiselle Marie-Joséphine Lauzon, de Montréal, P. Q.

DÉCÈS

A St. Roch de Richelieu, le 21 juillet, Clément Richer-Lafèche, navigateur, à l'âge de 47 ans, 4 mois et 14 jours.

Depuis quelques années M. Lafèche était atteint d'une bronchite qui ne pouvait laisser prévoir aucune suite grave, quand il y a quelque temps la maladie se déclara avec des signes de plus en plus menaçants et fit de rapides progrès. Il eut comme un pressentiment de sa fin; il crut qu'il allait mourir et mit ordre à ses affaires. Il manifesta une grande résignation, demandant de prier pour que la volonté de Dieu s'accomplît et non la sienne. Il endura patiemment toutes les souffrances auxquelles il fut en proie, et se prépara à la mort avec des dispositions chrétiennes qui différencient les nombreux amis qui le visitèrent pendant sa maladie.

Le défunt était bien connu des navigateurs par son habileté. A un beau physique, il joignait une intelligence vive, un cœur sensible et une affabilité qui faisaient rechercher son amitié.

Il laisse une épouse, cinq enfants et un petit fils, qui pleurent amèrement sa perte. Parents chrétiens, soyez consolés par la pensée que celui que vous pleurez a laissé cette vie pour entrer en possession d'une vie meilleure.

Par semaine! Vente de nos populaires Chromos à l'huile. Catalogue illustré gratuit. 12 échantillons pour \$1.00; 100 pour \$6.50. W. H. HOPE, 6-29-5-120 522, Rue Craig, Montréal.

LE VIDO. EAU DE BEAUTE, PRÉPARATION DE N. DUDEVOIR. AUX DAMES.

Pour l'usage de la toilette et pour perpétuer la fraîcheur d'un beau teint; sa propriété tempère la chaleur et la sécheresse de la peau, donne à ses fibres une vigueur et une élasticité charmante. C'est un préventif et un remède contre le masque auquel les Dames sont sujettes.

Manière de s'en servir:—Pour les maladies de la peau, les Humeurs, les Eruptions, les Boutons, les Pustules, les Taches, les Clous, etc., la peau doit être bien lavée et tenue bien propre pendant que l'on fait usage de l'Eau pour le teint.

Le VIDO est une des plus belles découvertes pour embellir le teint. Par l'usage de cette Eau vous aurez toujours la peau du visage d'une éclatante blancheur.

Toute personne envoyant \$1.00 par la malle recevra une bouteille par la malle suivante. Enregistré à Ottawa conformément à l'acte du Parlement, 4 février 1875.

Vendu chez le Dr. GAUTHIER, 6-17-52-110 190, Rue St. Laurent.

Librairie Ovide Fréchette, CAISSE D'ECONOMIE, RUE ST JEAN, HAUTE-VILLE, QUEBEC.

On trouvera à cette Librairie le plus bel assortiment de livres de prières, dont la richesse et le fini ne laissent rien à désirer; livres de la meilleure Littérature tant Ancienne que Moderne; Articles de bureaux, Ornaments de Corniches et de Salons.

Chromos, Gravures Profanes et Religieuses par les meilleurs Artistes Français et Etrangers. Toute commande pour importation laissée à cette Librairie sera exécutée sous le plus bref délai et à des conditions assez libérales pour défier toute compétition.

On reçoit chaque semaine à cette Librairie les principales nouveautés Parisiennes. 5-49-52-4

DEMANDEZ le VINAIGRE de LEFFEVRE spécialement recommandé par la faculté médicale, comme exempt de toute falsification et supérieur à tout vinacré importé. En gros et en détail VINAIGRERIE en Entrepôt de Montréal, 41, r. Bonsecours. 6-23-26-103

PRINTEMPS, 1875.

Le meilleur assortiment de

POELES DE CUISINE AMERICAINES, GLACIERES SABOTIERES,

Escabeaux Brevetés, Ustensiles de Cuisine les plus nouveaux. Venant d'être reçus, le meilleur choix de

Corniches et Ornaments de Rideaux, BAGUETTES D'ESCALIERS, etc., etc L. J. A. SURVEYER, 6-19-52-105 524, Rue Craig, Montréal.

12 Chromos pour \$1. La meilleure chance jamais offerte aux agents. Nous expédions par la malle à n'importe quelle adresse, franc de port, 12 magnifiques Chromos à l'huile, dimensions: 9x11, montés, sur réception de \$1. Vous les recevrez \$3 dans une heure. Répondez une agence de Chromos, c'est la plus rémunérative. Tout le monde aime et achète des gravures. Nous avons du travail et de l'argent pour tous: hommes et femmes, garçons et filles, pour tout le jour ou pour les heures de loisir, le jour ou le soir, pour la maison ou le voyage. Envoyez \$1 dans une lettre. Les Chromos vous parviendront par la malle suivante. Ils se vendent à première vue.

ON DEMANDE des agents pour les meilleurs paquets de prix de l'univers. Chaque paquet contient 15 feuilles de papier, 15 enveloppes, plumes, manche de plume, crayon, mesure d'une verge patente, un lot de parfumerie et un joyau. Un paquet seul avec un prix élégant, par la poste affranchi, 25 centes.

MEILLEURE Montre imitation G'or, celle qui se vend la mieux du monde. Cette montre est d'argent pur plaqué en or par le meilleur procédé galvanique, montée sur diamants, avec second disque renforcé; balancier d'expansion; mouvements en nickel; couvert merveilleusement gravé; elle va aussi bien qu'une montre d'or qui aurait coûté \$60 ou \$100. Elle se vend ou se change facilement pour \$25 à \$40. Si vous voulez une montre pour vous-même ou pour faire de l'argent, essayez celle-ci. Prix: \$17 seulement. Nous envoyons cette montre C. C. D. soumise à l'approbation de l'acheteur, sur réception de \$2 accompagnant la commande; la balance de \$15 devra être payée à l'express si la montre vous convient.

TOUS peuvent faire beaucoup d'argent en vendant nos marchandises. Nous avons beaucoup d'autres Nouveautés dont l'usage est aussi général que la farine. Envoyez un échantillon pour notre catalogue illustré. Adressez: F. P. GLUCK, New Bedford, Mass. 6-20-52-106

"CAR LE SANG, C'EST LA VIE." CELEBRE PURIFICATEUR DU SANG DE CLARKE

(Marque de Commerce:—"Blood Mixture.") LE GRAND PURIFICATEUR ET RESTAURATEUR, nettoie et élimine du sang toutes les impuretés, et ne saurait être trop hautement recommandé. C'est un remède infallible contre la Scrofule, le Scorbut, les maladies de la Peau, et les Plaies de toutes sortes. La guérison est permanente. Il guérit les Vieilles Plaies, les Plaies Ulcérées sur le Cou, les Plaies Ulcérées sur les Jambes, les Boutons Noirs sur la Figure, les Scorbut et ses suites, les Ulcères cancéreux, les maladies du Sang et de la Peau, les Enflures Glandulaires, Elimine du Sang toutes les matières impures quelle qu'en soit la cause.

Comme ce mélange est agréable au goût et exempt de toute matière injurieuse à la constitution la plus délicate de l'un ou de l'autre sexe, le Propriétaire conseille fortement aux malades d'en faire l'essai.

Des Milliers de Témoignages attestent de son efficacité. Vendu en Bouteilles à \$1.00, et en Caisnes, contenant six fois la même quantité, pour \$4 chaque—ces dernières en contiennent une quantité suffisante pour opérer la guérison dans la plupart des cas invétérés. EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS ET MARCHANDS DE MEDECINES PATENTÉES de l'univers.

Seul Propriétaire: F. J. CLARKE, Chimiste, APOTHECARIEN HALL, LINCOLN, ANGLITERRE. Agents en gros pour les Provinces de Québec et d'Ontario:

EVANS, MERCER & Cie., MONTREAL Expédié par la malle sur réception d'un mandat de Poste. 6-23-52-114

"L'OPINION PUBLIQUE"

Publiée tous les Jendis à Montréal, Canada, Par la Compagnie Burland-Desbarats.

ABONNEMENT..... \$3.00 par année. Aux Etats-Unis..... 3.50 Par numéro..... 7 Centes.

Envois par lettres enregistrées ou par mandats sur le Bureau de Poste au risque des propriétaires du journal.

ANNONCES..... 10 Centes la ligne. Tous ceux qui ne renverront pas le journal seront considérés comme abonnés.

On ne recevra pas d'abonnement pour moins de six mois. Tout semestre commencé se paie en entier. Pour discontinuer l'abonnement il faut en donner avis au moins quinze jours d'avance, au bureau de l'administration.

L'agent-collecteur et les porteurs ne sont pas autorisés à recevoir de désabonnements. Lorsqu'un abonné change de demeure, il doit en donner avis huit jours d'avance. Si l'abonné ne reçoit pas son journal, il est requis de porter plainte immédiatement à l'administration. Les frais de port sont payés par la Compagnie.